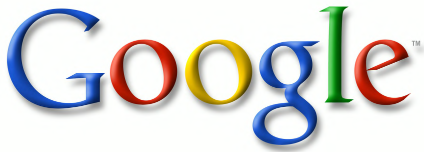
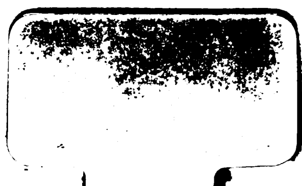
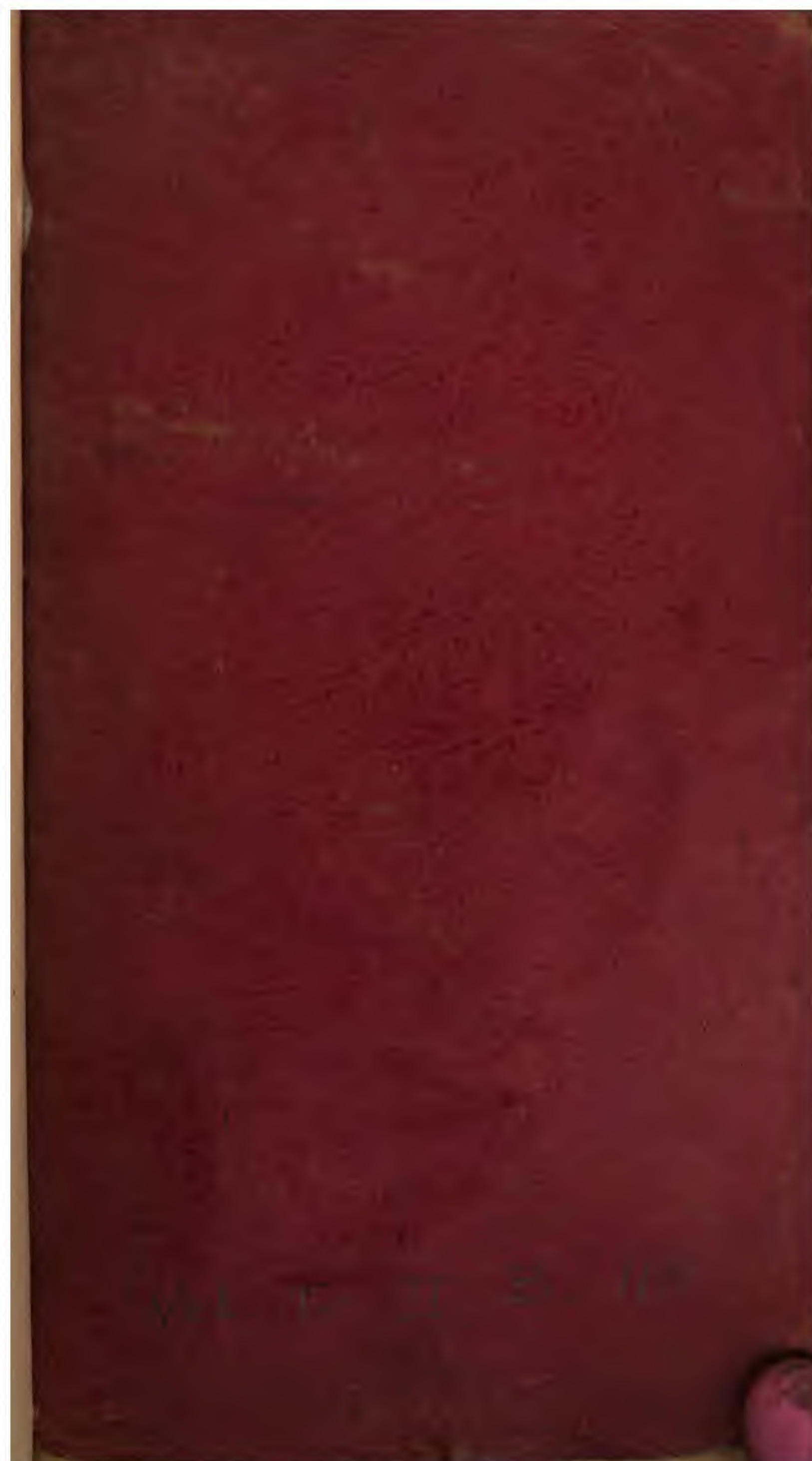





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





LES
HAUTS FAITS
D'ESPLANDIAN.

SUITE D'AMADIS DES GAULES.

PREMIÉRE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN-FRANÇOIS JOLLY.

Et se vend à Paris chez la veuve PISSOT, *à la descente du Pont Neuf.*

M. DCC. LI.

A

MADAME

LA MARQUISE

DE *G*****

DE votre esprit l'élégant badinage
M'enhardit à vous faire hommage,
De l'illustre fils d'Amadis.
Vous dédier ces frivoles écrits
C'est leur donner un très-grand avantage;

Et s'ils avoient votre suffrage
Je les croirois d'aßez grand prix.
Je sais, BAUCIS, qu'un ouvrage solide
Seroit un plus digne présent,
Pour vous que la sagesse guide,
Et qui l'embélissez en nous la présentant.
Des mains de l'amitié recevez cet encens;
La votre a ranimé mon timide courage:
Ne voyez pas les défauts de l'ouvrage,
Ne voyez que mes sentimens.





LES HAUTS FAITS D'ESPLANDIAN.

SUITE D'AMADIS DES GAULES.

PREMIERE PARTIE.

APrés que le géant Balan eut, par l'ordre & par les ſoins d'Urgande la Déconnuë, reçu Eſplandian Chevalier, ce jeune Prince s'endormit dans le navire de la grande Serpente, au ſon mé-

lodieux des trompettes marines, que les ſix Suivantes de la belle Fée faiſoient retentir au bord de la mer. A ſon réveil il fut bien étonné de ſe trouver ſeul entre les aîles monſtrueuſes de la grande Serpente, qui étoit arrêtée au pied d'une roche d'une éxceſſive hauteur ; il penſa bien que c'étoit par les ordres d'Urgande qu'il abordoit ce lieu inacceſſible ; ainſi reprenant un peu ſes eſprits, il deſcendit dans la chambre du vaiſſeau où la veille il avoit vû une ſi grande aſſemblée. Il n'y trouva que ſon écuyer Sergil, & deux eſclaves vêtus en turcs, qui dormoient profondément ; il pouſſa Sergil

doucement, & l'éveilla : Sergil encore tout étourdi, demanda qui lui parloit. Tu ne me reconnois point, dit le jeune Prince, rapelles tes esprits, & viens voir avec moi un des nouveaux bienfaits d'Urgande, qui nous a fait aborder à cette roche enchantée, à laquelle je ne vois encore ni route, ni sentier; mais qui doit être cependant celle qu'Amadis mon pere & Grassandor visiterent, & où ils trouverent les merveilles dont la destruction, qui me doit procurer tant d'avantages, m'est promise par la divine Urgande. Sergil regarda, & vit effectivement que ce rocher, dont la hauteur

perçoit les nuës, n'avoit ni plage, ni port pour deſcendre, la mer l'environnant de tous côtés. Quels ſont ces deux vieillards qui dorment ici, dit Eſplandian à Sergil ? as-tu quelque connoiſſance de leur emploi dans le vaiſſeau ? Aucune, reprit Sergil, & je ne me ſouviens point de les avoir jamais vûs. C'eſt aparemment, dit le jeune Prince, des gens qu'Urgande a laiſsé pour mon ſervice; éveillons-les, & ſachons d'eux à quoi ils ſont deſtinés : Eſplandian les éveilla l'un & l'autre, mais ils firent ſigne qu'ils étoient muets. Le jeune Prince ſe tournant alors vers Sergil, lui dit : mon ami,

il eſt midi, je vais faire ma priére à la chapelle du vaiſſeau, tâches après de m'aprêter à manger, car j'ai grand'faim; & enſuite je deſcendrai dans l'eſquif pour eſſayer d'aborder la roche. Seigneur, dit Sergil, je ne vois aucune proviſion ici, je ne ſai comment nous ferons pour vous donner à manger, à moins que les muets ne nous aident. Le Prince entra nonobſtant dans la chapelle, fit ſa priére, & vit enſuite les muets ſortir de ſon ſalon, & un moment après rentrer, portant des plats remplis de tout ce qui pouvoit ſatisfaire le goût le plus délicat, & l'apétit le plus déſordonné. Eſplandian

eut une reconnoiſſance bien vive de cette nouvelle bonté d'Urgande ; il mangea, & enſuite commanda aux muets de deſcendre l'eſquif dans la mer, ce qu'ils firent promptement. Sergil y deſcendit le premier, & le jeune Prince, couvert des armes que le géant Balan lui avoit données, y deſcendit après, laiſſant les muets dans la grande Serpente, où ils s'occuperent à le voir aborder. L'eſquif tourna, & s'arrêta au pied du roc, à l'endroit où il paroiſſoit une petite fente, où le Prince mit pied à terre avec ſon écuyer.

Eſplandian & Sergil monterent gayement dans le ſentier,

& en chemin-faiſant l'écuyer s'aperçut que ſon maître n'avoit point d'épée; Urgande en le faiſant armer Chevalier, avoit omis cette ſeule arme; Seigneur, dit-il à ſon maître, je vois que vous n'avez point d'épée, & je crains que les périls auxquels vous vous expoſez, ne vous faſſent repentir de vous y être engagé ſans cette défenſe; ami, reprit le Prince, je n'y avois pas ſongé, mais ne pouvant y remédier, donnes-moi cette rame ſur laquelle tu t'apuies, & laiſſes-moi le ſoin du reſte. Sergil donna la rame à ſon jeune maître, & ils pourſuivirent leur chemin. Le tems

étoit extrêmement chaud, le roc brûloit les pieds de nos voyageurs; & le Prince pésamment armé, commençoit à être fort las, lorsqu'après avoir monté très-longtems ils arriverent à l'hermitage, où Amadis & le Prince Grassandor avoient trouvé la statuë de bronze dont il est parlé au XII. livre d'Amadis des Gaules. Il étoit nuit lorsqu'Esplandian y arriva. La lassitude & la chaleur le forcérent à se reposer; il ôta son casque & son écu, & s'endormit sur l'herbe après avoir un peu mangé des provisions que Sergil avoit eu l'attention d'aporter.

Aux premiers rayons de l'aurore, Esplandian s'éveilla, & entra dans la grotte où étoit la statuë de bronze qui tenoit une lance du même métal, où étoient gravés des caractéres grecs que le jeune Prince ne pût lire, ne sachant pas cette langue. Pendant qu'il les éxaminoit, Sergil s'éveilla à son tour, & le vint trouver. Ami, lui dit Esplandian, je vais monter au haut de la roche, je te prie de m'attendre ici; parcequ'il est inutile que tu t'exposes au péril des bêtes cruelles, que mon pere m'a dit qui faisoient leur repaire dans le château ruïné: la fortune qui me destine à finir cette aven-

ture, ne seroit peut-être pas aussi propice pour toi ; deplus, il faut que tu ailles rendre compte de ma mort au Roi Amadis, & à la Reine Oriane, si par hazard je périssois; ainsi attends-moi là, & si je ne reviens pas, tu pourras t'embarquer, & la Serpente te conduira où tu dois aller. Sergil pâlit à cette résolution du jeune Prince, il versa des torrens de larmes pour l'attendrir, en le conjurant de lui laisser partager sa bonne ou sa mauvaise fortune ; il embrassa ses genoux pour tenter de le fléchir : mais Esplandian, ferme à ne vouloir pas l'exposer témérairement, l'embrassa, & le for-

ça d'obéïr à ses ordres. Sergil le vit partir avec une douleur incroyable ; & ne pouvant le dissuader, il se jetta la face contre terre pour prier le ciel de ne point abandonner ce généreux Prince, qui brûloit du désir de conquérir l'épée & le trésor qui étoient dans le palais enchanté.

Esplandian craignant la chaleur, avoit laissé son casque entre les mains de son écuyer ; couvert seulement de ses armes, l'écu à son bras, & l'aviron à la main, il arriva bientôt au palais qu'il cherchoit. Il passa sous l'arc de pierre, & vit cette statuë qui tenoit à sa main un rouleau écrit, & aussi difficile à li-

re que celui de la premiére grotte; il ne s'amusa pas à vouloir le déchiffrer, il marcha plus avant, vers une porte de pierre qu'une épée traversoit pour la fermer. Esplandian ravi de voir que ce qu'Amadis lui avoit dit étoit vrai dans toutes ses circonstances, & méprisant le péril terrible qui attendoit celui qui devoit ôter cette épée de sa place, songea qu'il falloit avant de l'en tirer, tuer le serpent monstrueux qui dormoit au pied de la porte; & sans penser qu'il n'avoit que sa rame pour toute défense, il s'avança, en frapa un coup si terrible sur la tête de cette horrible bête,

qu'elle pensa lui échaper de la main. Le serpent s'éveilla en furie, & s'élevant en l'air, il vômit du feu & un tourbillon d'étincelles. Cependant Esplandian couvert de son écu, s'aprocha plus près de cette horrible bête, qui s'élançant sur lui le renversa, & lui passa sur le corps; Esplandian se releva légérement, & gagnant la porte que l'épée traversoit, il la saisit des deux mains avec force, & l'arracha. Alors les portes s'ouvrirent avec un bruit si épouventable, que le serpent en tomba mort, & le Prince lui-même en fut si étourdi, qu'il fut longtems à savoir où il étoit. Ce bruit si terrible

fut entendu de Sergil, & de trois ou quatre vaiſſeaux qui paſſoient au pied de la roche, & qui crurent qu'elle s'abîmoit. Eſplandian reſta évanoui juſqu'à minuit, où enfin ouvrant les yeux, il aperçut dans la chambre, que les portes de pierre laiſſoient ouverte, une clarté qui lui fit diſtinctement remarquer le ſerpent mort à quelques pas de lui, & l'épée-fée à terre à ſes côtés: il la prit, ſe leva, & entra dans cette chambre, au milieu de laquelle étoit une tombe plus ardente que le feu, & deſſus un grand lion d'un métal ſingulier, qui dans une de ſes pattes tenoit la gaîne de l'é-

pée, si flamboyante qu'elle illuminoit toute la chambre; & dans l'autre patte étoit un écriteau déroulé, qui contenoit ces paroles en latin, qu'Esplandian lût facilement.

“ Les cris épouventables, au
„ tems de la grande contrainte,
„ te forceront, toi Chevalier
„ qui a conquis l'épée, à re-
„ tourner pour conquérir le
„ grand trésor, par lequel la
„ joie perduë sera restituée.
„ Alors les flâmes allumées,
„ par les rayons desquelles tu
„ seras atteint de loin, en se-
„ ront refroidies; contentes-toi
„ de cette glorieuse conquête,
„ que l'inconstante fortune te

„ procure en t'élevant au dessus des plus valeureux Chevaliers du monde.

Esplandian ayant lû ces paroles, jugea bien qu'il ne devoit rien tenter de plus; ainsi tirant le fourreau des pattes du lion, il y fit entrer l'épée; & après avoir éxaminé la tombe qui lui parut couverte d'un cristal très-beau, qui couvroit lui-même une pierre bleuë, si admirable qu'il ne pût en deviner la matiére. Cette curiosité contentée, il sortit, & descendit vers la grotte, dans laquelle il avoit laissé Sergil, l'épée ni le fourreau ne rendant plus aucune lumiére, parceque le jour l'affoiblissoit par sa grande force.

Sergil

Sergil, qui s'étoit ennuyé d'attendre son maître, & d'ailleurs effrayé du bruit qu'il avoit entendu, montoit vers le haut de la roche comme le Prince en descendoit. La joie qu'ils eurent de se rencontrer fut réciproque ; Esplandian lui raconta ses heureux succès : Sergil étoit saisi d'admiration, & en louant le Prince, il auroit presque détruit la gloire d'Amadis, tant il s'émerveilloit qu'Esplandian eut fait ce que ce brave Roi n'avoit pas osé entreprendre. Ce jeune Prince, trop modeste & trop respectueux pour souffrir un pareil éloge, imposa silence à son écuyer, & descendit avec lui vers

la mer, où ils trouverent un des muets dans la barque; il fit signe au jeune Prince d'y monter seul, tandis que l'autre muet embarqueroit Sergil dans la grande Serpente. Esplandian ne balança point de suivre ce qu'on lui prescrivoit, au grand regret de Sergil; & étant monté seul dans la barque, elle s'éloigna rapidement du rivage, ainsi que la grande Serpente qui prit une autre route.

Esplandian pensa dans son voyage qui dura dix jours & dix nuits, qu'il falloit cacher son nom. Il prit la résolution de s'apeller dorénavant le Chevalier Noir, ainsi que le marquoit la couleur de ses armes.

La barque s'arrêta l'onziéme jour au pied d'une haute montagne; le muet fit ſigne au Prince de deſcendre. Armé de toutes piéces, & ſa belle épée au côté, Eſplandian ſauta à terre & monta le ſentier, où après avoir tourné aſſez long-tems, il aperçut un hermitage ſur la porte duquel étoit une croix. Cette découverte le fit treſſaillir de joie, ne doutant pas que ce lieu ne fut habité. Effectivement un hermite tout blanc de vieilleſſe, & qui venoit de puiſer de l'eau dans une fontaine arriva, comme le Prince heurtoit à la porte pour ſe la faire ouvrir.

Mon fils, dit l'hermite après

avoir confidéré le jeune Prince qui avoit ôté fon cafque, je ne penfe pas avoir vû d'humains depuis 20 ans que j'habite cette montagne; que defirez-vous, & qu'eft-ce qui vous amene? Mon pere, reprit le Chevalier Noir, d'étranges aventures m'ont conduit ici, & j'ai été ravi d'y trouver cette croix, qui m'affure que vous profeffez la même religion que moi.

L'hermite, naturellement fimple & charmé de la beauté d'Efplandian, s'imagina que c'étoit un phantôme, & regardant le Prince en tremblant: êtes-vous un mortel, dit-il, ou feriez-vous un de ces efprits que le

Très-Haut envoye à ses serviteurs? Le Chevalier Noir se prit à rire de cette espèce de conjuration. Je suis un mortel, dit-il, & un pécheur comme vous; je vous conterai mes aventures, pourvu que vous vouliez me dire en quel païs nous sommes; pour moi je suis né dans la Grande Bretagne, & j'en suis sorti je crois il y a environ quinze jours. O mon fils, dit l'hermite en l'embrassant, vous pouvez donc me dire ce qu'est devenu le Roi Lisuart qui y régnoit de mon tems. Hélas! dit le Prince, ce Roi si grand & si vertueux est perdu, & je ne puis vous dire comment ce malheur

eſt arrivé; mais il a diſparu, & nul de ſes ſujets ne ſait ce qu'il eſt devenu.

Mon fils, dit l'hermite, après être un peu revenu de l'étonnement que lui cauſa cette étrange nouvelle, ne ſoyez point ſurpris de mes queſtions; je ſuis, ainſi que vous, de l'iſle de la Grande Bretagne, que j'abandonnai du tems qu'un géant épouſa une dame que je ſervois alors, & avec laquelle je paſſai la mer, par le deſir commun à tous les hommes de connaitre le monde : mais il arriva que cette dame, par la fragilité de ſon ſexe, embraſſa la loi payenne pour plaire à ſon mari. J'en

eus une douleur incroyable, & je résolus de me retirer en ce lieu, pour éviter qu'on ne me forçât aussi d'abandonner ma religion. J'ai passé ma vie dans cet hermitage, non sans souffrir de grandes peines; ma maîtresse ne permet cependant pas que les idolâtres me tirannisent à un certain point, c'est pourquoi j'ai vêcu si long-tems parmi eux; & quand il plaira à Dieu j'en sortirai, & retournerai dans mon païs. Mais c'est pour vous, mon fils, que je m'inquiéte; car jeune & beau comme vous êtes, malaisément pourez-vous échaper en cet étrange païs, aux dangers de la mort ou de la plus ru-

de prifon : je m'afflige d'avance de ces malheurs, comme s'ils étoient déjà arrivés. Contez-moi à préfent vos aventures, & voyons à prévenir.. Mon pere, dit le Prince, je fuis très-fenfible à votre amitié, & j'aurai en vous la même confiance que vous avez eu en moi. Mais avant de commencer à vous inftruire, dites-moi pourquoi l'étonnante aventure du Roi Lifuart vous a rendu fi trifte & fi penfif ? J'ai imaginé que vous faviez quelque chofe de cet enlevement. Mon fils, dit l'hermite, je vais vous fatisfaire. Ma fille, qui fert la dame dont je vous parlois tout à l'heure, me vint vifiter l'autre

jour, & me dire que sa maîtresse, qui avoit fait un voyage dans la grande Bretagne il n'y a pas long-tems, pour y voir un de ses freres qui y est en prison, ramena dans sa forteresse un Chevalier qu'elle avoit grand soin de cacher. Les deux géans, enfans de cette dame, en ont fait paraitre une joie si excessive, disant que ce Chevalier étoit très-valeureux & très-respectable, qu'il m'est tombé dans l'esprit en vous écoutant, que ce pourroit bien être le Roi Lisuart. Et en quel païs sommes-nous ? dit le Chevalier Noir à l'hermite. Entre la turquie & la grece, reprit le bon solitaire. Cette monta-

gne sert de rempart aux deux royaumes; elle est si forte, tant par l'art que par la nature, que ni l'un ni l'autre des Princes qui régnent dans ces differens empires, n'ont jamais pu la prendre quelques forces qu'ils y ayent employées. Le géant, fils aîné de cette dame, commande dans la citadelle, & a usurpé malgré l'Empereur le bien de ses voisins. Il est si fort que jamais personne n'a pu le vaincre. Eh où demeure ce géant? dit le Prince. Au haut de cette montagne, reprit l'hermite, en une place qu'il a fortifié, & qui est gardée par son frere, géant comme lui, & plusieurs gens aussi méchans

qu'eux. L'abord en eſt d'une difficulté inſurmontable. Je verrai avant peu ce qui en eſt, dit le Prince à l'hermite en ſouriant, & peut-être, avec l'aide de vos priéres, j'en viendrai à bout. L'hermite frémit à ces paroles du jeune Chevalier, & tâcha par les raiſons les plus fortes, de le diſſuader de cette réſolution qui lui paroiſſoit téméraire. Mais Eſplandian qui ſentoit croître ſon courage à meſure qu'on y opoſoit des difficultés, ne fit que differer juſqu'au lendemain l'éxécution du généreux projet de détrurie l'injuſte pouvoir des géans. Il entra avec l'hermite dans la grotte qui lui ſervoit de

demeure, pour donner à ce ſaint homme la ſatisfaction de le voir prendre un peu de repos & de nourriture. L'hermite ne ceſſoit d'admirer la grandeur de ſa réſolution, & n'oſoit plus l'en détourner, penſant qu'un pouvoir divin agiſſoit dans l'ame magnanime de ce jeune héros. Après lui avoir donné le peu qu'il avoit pour ſe ſoutenir, il lui accommoda un petit lit avec de la paille. A l'aube du jour le Prince s'éveilla, & il trouva l'hermite qui prioit déja pour lui. Eſplandian ſe mit à genoux auſſi, & après ſa priére il demanda au bon ſolitaire ſa bénédiction, que l'hermite lui accorda de bon cœur;

& l'ayant embraſsé tendrement en verſant des larmes, le Prince le remercia & ſe mit en chemin.

Eſplandian deſcendit la montagne, & après avoir côtoyé la mer aſſez long-tems, il entra dans une épaiſſe forêt, qui le conduiſit dans une vaſte plaine, d'où on découvroit la citadelle où ſe tenoient enfermés les tirans dont l'hermite lui avoit parlé. Il y monta, non ſans des peines incroyables, & après avoir combatu & mis à mort trois braves Chevaliers qui gardoient les premiers paſſages, il entra ſous une grande voûte qui le conduiſit à la porte de la place. Il en ſortit un géant, qui

ayant apris de lui que les premiers Chevaliers étoient mots, ce dont il ne douta pas, puiſqu'il voïoit Eſplandian arrivé juſques là, rentra pour aller s'armer, & ferma la porte. Le Prince s'aſſit ſur une pierre de marbre, en attendant ſon redoutable adverſaire. Bientôt il parut couvert de ſuperbes armes vertes. Chevalier Noir, dit-il au Prince, tu portes déjà dans tes armes la preuve de ma victoire; & tu es une victime que je vais donner à la mort, pour venger celle que tu as donnée à mon oncle & à mes meilleurs amis. J'ai défait en brave Chevalier ceux que tu regretes, dit Eſplandian, je ne

puis rien me reprocher ; mais, écoutes, tu es à pied & moi aussi, combatons dans la cour du château, afin que ceux qui sont dedans, aïent le plaisir du combat; ce qu'Esplandian ne disoit que pour avoir l'entrée du château. Furion (c'est le nom du jeune géant) ne sentit pas la conséquence de cette demande, & l'accorda très-volontiers au Prince, qui entra avec lui dans une grande cour pavée de marbre blanc, environnée d'une colonade de porphire, au milieu de laquelle s'élevoit un superbe perron, qui donnoit entrée à un palais d'une architecture admirable. Sur les balcons de ce

corps de logis, on voyoit une foule de dames, & entr'autres une assez âgée, qui paroissoit la maîtresse du palais. Le Prince en fut bientôt convaincu, lorsqu'il vit le géant Furion mettre un genoüil en terre vers le balcon où étoit cette dame, pour la prier de ne le point faire secourir en cas que la fortune des armes ne décidât pas pour lui, parce que c'étoit lui ôter la gloire du combat, que de le faire aider à trancher la tête de ce jeune téméraire. La dame ne répondit que par un signe de tête, qui fut celui du combat. Furion, tout brave & puissant qu'il étoit, sentit bientôt que son

adversaire

adverſaire l'étoit plus que lui; l'épée enchantée lui tiroit du ſang de tous côtés, & le pavé en fut bientôt teint.

La dame qui les regardoit, voyant ſon fils preſque mort, jetta un grand cri, & deſcendit au moment qu'Eſplandian venoit de couper une jambe au terrible Furion. Elle tomba évanouie à ce coup affreux. Eſplandian la ſoutint, & la porta dans le veſtibule, où revenant à elle, & ſe voyant dans ſes bras: hélas! Chevalier deſtructeur de ma joie & de ma félicité, dit-elle en fondant en larmes, veux-tu encore m'ôter la vie, après avoir ravi celle de mon fils? Exécutes

tes volontés, prens tout ce qui m'apartient; mais ſors pour toujours de ce palais. En diſant cela, la perfide feignoit de ſe faire ſoutenir par lui, pour entrer dans un apartement dont elle croïoit bien qu'il ne ſortiroit pas ſi une fois il y mettoit le pied. On perdoit toute connoiſſance ſur le ſeuil de cette porte conſtellée, & l'on tomboit dans un ſommeil profond; mais l'épée d'Eſplandian le garentit de ce malheur, elle étoit plus forte que les plus forts enchantemens, ainſi il évita ce péril. Madame, reprit le Chevalier Noir, je ne ſuis point venu ici pour vous déplaire, mais ſeulement pour redeman-

der le Roi que vous tenez prisonnier, & que je veux emmener avec moi. La dame voïant que le Prince étoit entré dans la chambre enchantée sans en avoir éprouvé le danger, soupira amérement. Ah mon fils Matroco ! mon cher fils ! où êtes-vous ? Que direz-vous à votre retour, de l'état de votre frere ? Et me direz-vous quelle puissance ennemie combat contre la force de mes enchantemens ? Oui, cruel Chevalier, dit-elle au Prince, il est inutile de contredire aux ordres de cette puissance ; suis-moi, je vais te conduire où j'ai renfermé le Roi Lisuart. A ces mots elle ouvrit la

porte d'une voûte ſouterreine, & conduiſit le Prince après mille détours, dans un petit cachot où le malheureux Liſuart étoit couché ſur un peu de paille, les fers aux pieds, un carcan au cou qui le retenoit à la muraille par une chaîne peſante.

Les larmes vinrent aux yeux d'Eſplandian à ce triſte ſpectacle. Seigneur, dit-il en lui donnant la main, il y a trop longtems que vous gémiſſez ici; levez-vous, & me ſuivez. Le Roi qui, en voïant la vieille, avoit cru qu'on venoit le chercher pour mourir, lui demanda ſi enfin on alloit terminer le cours de ſa malheureuſe vie. Roi inju-

ſte, dit la vieille, ſi jeuſſe ſu ce que je ſais à préſent, je n'aurois pas été ſi loin te chercher; que maudite en ſoit l'heure, toi qui cauſe tous mes malheurs. Madame, dit le Roi, je ne ſai de quoi vous m'accuſez; je ne penſe pas vous avoir fait aucun mal; je ſais ſeulement qu'un jour en voulant deffendre l'honneur d'une dame vivement attaquée par un Chevalier très-diſcourtois, j'entrai dans une tente où s'étoit ſauvé ce malheureux. Je perdis alors toute connoiſſance, & me trouvai ici en reprenant l'uſage de mes ſens, ſans avoir jamais ſu comment j'y étois arrivé. Laiſſes tous ces diſcours, dit

la vieille, puiſqu'ils ne font que redoubler la douleur que j'ai d'avoir perdu l'occaſion d'éxercer ma vengeance : ſors, & ſuis le cruel à qui tu dois ta délivrance ; devant lequel mon art ne peut rien. Alors la vieille détacha le Roi, & le Prince rempli de joie, le prit par la main qu'il baiſa avec tranſport. Liſuart ſenſiblement touché, le pria de vouloir bien lui dire ſon nom. Seigneur, dit le Prince, ne vous occupez que de rendre grace au ciel ; pour moi je n'ai fait que ſeconder ſa vengeance, & je m'éſtime heureux de vous avoir ſecouru. En diſant ces mots, ils ſuivirent la vieille, qui les con-

duisit dans une grande sale comme le jour commençoit à tomber. A peine y furent-ils arrivés, qu'une demoiselle du palais de la vieille, vint l'avertir que son fils Matroco arrivoit au port dans son navire, & amenoit avec lui quantité de vaisseaux qu'il avoit pris sur la mer. Lisuart & le Prince coururent aux fenêtres, & virent effectivement la nombreuse flotte de Matroco. O ciel! dit la vieille, se peut-il que mon fils arrive pour voir le malheur de son frere, de son oncle & de ses amis? Le sort qui me le rend, lui est bien cruel de me l'amener si tard! Quelques momens après

on avertit la vieille que Matroco arrivoit au château, & qu'ayant rencontré en chemin les corps d'Arcalaüs son oncle & d'Argande son ami, il s'y étoit arrêté, & faisoit des cris dont la montagne retentissoit. A ce récit Esplandian vit bien qu'il falloit encore combatre. Il descendit précipitamment, traversa la cour de marbre, & vint à la porte du château où il attendit le géant de pied-ferme.

Matroco dans l'éxcès de la plus furieuse colére, & venant pour surcroît d'aprendre la mort de son frere Furion, aperçut le Prince sur la porte du château, & sachant que c'étoit lui qui

avoit causé tout ce desastre, vômit les injures les plus cruelles. Encore, poursuivit-il, si c'étoit Amadis de Gaule ou ses freres que j'eusse à combatre ! mais un jeune efféminé ; une femme travestie ; un enfant que je puis écraser des seuls doigts de ma main ; quelle gloire me reviendra-t'il d'avoir exterminé cette lâche créature ! Matroco, dit le Prince, ne crois pas me vaincre si aisément ; essayes, & je te ferai sentir que cet adversaire que tu crois si méprisable, te fera acheter cher la victoire, si tu es assez heureux pour la remporter. Le géant étonné de la confiance de ce jeune homme, re-

ſta un moment en balance, mais la colére le ſurmontant, il tira ſon large cimeterre pour abatre la tête du Prince.

La vieille qui vit par les fenêtres où elle étoit avec le Roi Liſuart, que le combat alloit commencer, deſcendit promptement, ſe jetta aux pieds de ſon fils, & tâcha de l'empêcher de combatre, lui repréſentant qu'il étoit l'unique qui pût conſoler ſa vieilleſſe, puiſque Furion n'étoit plus. Le géant releva ſa mere, & la pria de vouloir bien ne pas s'inquiéter, parce qu'il viendroit aisément à bout de vaincre un tel ennemi. Tu t'abuſes peut-être, Matroco, dit

le Prince ; mais quoiqu'il en ſoit, eſſayes & nous verrons. J'en uſerai de façon avec toi dans ma victoire (ſi le ciel me la donne) que tu ne te repentiras pas d'avoir été vaincu. La vieille voyant que ſes priéres étoient inutiles, ſe retira en pleurant. Alors les deux Chevaliers coururent l'un ſur l'autre avec courage & une fureur ſans égale. Le géant ſentant la force de ſon adverſaire, penſoit quelquefois que c'étoit à Amadis qu'il avoit à faire ; mais il ſavoit qu'il étoit épris d'Oriane, & qu'ainſi il ne devoit guéres penſer aux combats. D'autrefois il lui venoit dans l'eſprit que c'é-

toit peut-être Esplandian son fils : mais quel moyen de le croire ? Esplandian, selon les prédictions d'Urgande, devoit venir dans la grande Serpente, après la défaite du serpent de la roche enchantée, & ce Chevalier étoit arrivé dans une mauvaise barque. Cependant le Prince ne cessoit de batre Matroco, & le blessoit de tous côtés ; ce que voyant celui-ci, il se jetta un peu de côté, & fit signe au Prince qu'il vouloit se reposer. Esplandian baissa la pointe de sa redoutable épée, & s'aprocha de Matroco. Je m'étonnes, dit celui-ci, que la haîne t'ait porté à venir me détruire, ainsi que tout ce qui

m'apartient. Dis m'en la cause, jeune Chevalier, & par quel bonheur tu as fait en un moment ce que les plus vaillans n'ont jamais osé entreprendre? Si c'est pour la délivrance de ce Roi que je vois aux fenêtres de mon palais, je t'estimes assez pour te le donner; emménes-le en sûreté, & cessons le combat, pourvu que tu sortes tout à l'heure de ce château. Le Chevalier Noir l'ayant laissé parler, lui répondit: Le cas que tu fais de mon entreprise, me fait voir que tu ne connois pas le Maître que je sers. Si tu en avois la moindre connoissance, Matroco, tu verrois qu'avec son aide

il n'est rien qu'on ne puisse entreprendre ; car au prix de son pouvoir sans bornes, les plus incroyables éxploits ne sont rien : mais tu sers un Dieu qui n'est puissant qu'en malice & qu'en cruauté, qui n'enseigne que le mensonge, les homicides, les larcins, & autres forfaits. Si tu veux reconnoître le mien, nonseulement je quitterai ton château, mais j'aurai la gloire de t'avoir rendu aussi doux & aussi humain que tu es vindicatif & cruel. Malheureux, dit Matroco, indigné des propositions du Chevalier, tu penses déjà me tenir sous tes pieds. Voyons, voyons, si ton Dieu est si puis-

ſant qu'il puiſſe te tirer de mes mains. Alors jettant ſon écu par terre, il courut ſur le Chevalier Noir, qui en évitant le coup, fut cauſe que le géant tomba ſur le pavé & caſſa ſon cimeterre, dont il ne lui reſta à la main que le pommeau. Le Chevalier Noir le laiſſa ſe relever, & le pourſuivit ſi vigoureuſement, que la vieille accourut encore, & ſe mettant entre les deux combatans, en pleurant conjura le Prince d'avoir pitié de ſon fils. Madame, dit le Prince, faites qu'il me demande la vie, & je la lui donne. Je la demande interrompit le géant, car je ſens bien que les forces m'abandonnent,

& que la tiennne est si supérieure, qu'elle procède d'un Dieu plus grand que le mien; ainsi pries-le de me faire miséricorde, car je touche à la fin de mes jours. S'il est ainsi, reprit le Prince, fais donc que les captifs qui sont sur tes vaisseaux ayent la liberté, il y en a qui sont mes amis. Matroco donna ordre sur le champ qu'ils fussent délivrés, & on l'emporta dans un apartement pour être soigné, car il s'affaiblissoit considérablement. Pendant qu'on le mettoit au lit, Esplandian qui vouloit n'être connu que de maître Elisabel, vola au devant de lui; il le rencontra avec son fils Libée, le prit

prit à part, & après lui avoir dit qui il étoit, il lui enjoignit de monter au château pour prendre ſoin du Roi Liſuart qu'il commettoit à ſa garde, & pour viſiter les plaies de l'infortuné Matroco. Il lui dit auſſi qu'il alloit l'attendre chez l'hermite qui demeuroit au milieu de la montagne. Maître Héliſabel ravi d'avoir trouvé le jeune Prince couvert de gloire, lui promit le ſecret, & lui jura qu'il iroit le retrouver dès qu'il lui en auroit fait donner l'ordre. Ils ſe ſéparerent alors; Héliſabel monta au château, & le brave Eſplandian deſcendit à l'hermitage.

Maître Héliſabel pour ſuivre

ce que lui avoit ordonné son Prince, alla d'abord voir le géant Matroco, qu'il jugeât sans ressource; il le pansa cependant, & ne parla point de son danger à sa vieille mere, qui versoit des torrens de larmes, de le voir dans cet état pitoïable, qu'elle n'attribuoit qu'à la perte de son sang. Ensuite maître Hélisabel courut embrasser les genoux du Roi Lisuart, qui le reconnut & fut fort aise de le voir, ainsi que son fils Libée. Il s'étonna de ne point voir avec eux le généreux guerrier qui l'avoit secouru, & en demanda des nouvelles avec empressement à maître Hélisabel. Seigneur, lui répondit ce der-

nier, je connois ce jeune & brave Chevalier, mais je ne puis encore vous découvrir ſon nom; je ſuplie même Votre Majeſté de ne pas l'éxiger de moi. Je l'ai rencontré qui deſcendoit la montagne, & vrai-ſemblablement il ne viendra plus ici. Ils en étoient là lorſque la mere de Matroco, nommée Arcabonne, entra avec une fureur éxceſſive dans la chambre où étoit Liſuart, ſon viſage étoit tout changé. Mon fils eſt mort! dit-elle, & c'eſt ſur toi qu'il faut que je me venge. Alors elle tira un poignard, & voulut ſe jetter ſur le Roi: mais Héliſabel, Libée & quelques-uns des captifs déli-

vrés lui arracherent cette arme, & entourerent Lisuart. Ta famille a détruit la mienne ! s'écria-t'elle. Ton gendre Amadis a tué mon fils Lindoreque ; Cartadaque mon époux a été tué dans une bataille par toi ; & par ton libérateur j'ai perdu mes deux autres fils, Furion & Matroco. J'ai voulu m'en venger en te faisant tomber dans l'enchantement où tu devois finir tes jours ; rien ne m'a réussi, pas même ce poignard qui étoit mon unique ressource. Je vais donc m'en punir, puisque je ne puis me venger. Alors cette furieuse vieille passa sur le balcon, & s'élançant avec plus de force

qu'on ne devoit attendre de ſon âge, elle ſe précipita dans la mer, où elle finit ſa vie malheureuſe.

Pendant que nous laiſſerons à maître Héliſabel le ſoin des funérailles d'Arcalaüs, des deux géans ſes neveux, & de leur ami Argantes, retournons à l'hermitage. Le jeune Eſplandian arriva outré de fatigues, & trouva l'hermite avec le muet. Il leur raconta, en peu de mots, ce qu'il avoit fait chez la vieille Arcabonne, & aïant mangé ce que l'hermite lui préſenta, il fut ſe coucher dans une des cavitez de la grotte, ſur le lit que l'hermite donnoit à ſa fille, quand elle ve-

noit lui rendre viſite. Il y dormoit profondément, lorſque maître Héliſabel aïant laiſsé coucher de bonne heure le Roi Liſuart, qui avoit été très-fatigué des ordres qu'il avoit fallut qu'il donnât pour la sépulture des géans, deſcendit ſeul la montagne, & vint trouver le Prince dans l'hermitage. Il ne craignit point d'interrompre ſon ſommeil, & paſſa dans ſon petit réduit pour l'inſtruire des derniers événemens arrivés depuis ſon départ de la citadelle. Eſplandian s'éveilla, & tendit les bras à maître Héliſabel, qui après lui avoir rendu compte de la poſition du Roi Liſuart, lui conta

qu'aïant été à Conſtantinople par l'ordre de la belle Graſſinde ſa maîtreſſe, la jeune Léonorine, fille de l'Empereur, n'avoit ceſsé de l'entretenir de lui; ſachant par Gaſtilles, neveu de l'Empereur, toutes ſes premiéres aventures, & ſe ſouvenant qu'Amadis, paſſant en cette Cour, avoit promis de lui envoïer un jour ce jeune Prince. Elle m'a preſsé, Seigneur, ajouta maître Héliſabel, de vous chercher, pour vous prier d'accomplir cette promeſſe du Roi votre pere. Le jeune cœur d'Eſplandian fut ému pour la premiére fois, à ce dangereux récit; il fit mille queſtions à maître Héliſa-

bel ſur la Princeſſe, & chaque réponſe enflama ſon cœur d'une façon ſi vive, que n'oſant plus parler de Léonorine, dans la crainte où il étoit qu'Héliſabel ne remarquât ſon émotion, il rompit la converſation & parlât d'autres choſes. Héliſabel lui conta comment, en revenant de Conſtantinople, les vaiſſeaux de Matroco l'avoient fait priſonnier. Le Prince, tout occupé de la belle idée qui venoit de s'emparer de ſon âme, n'écoutoit point, & répondoit avec tant de trouble & de diſtraction, qu'Héliſabel crut qu'il vouloit dormir; il le quitta, le jeune Prince lui fit promettre cepen-

dant de venir le voir de tems à autre, à quoi Hélisabel consentit volontiers. Il retourna diligemment trouver le Roi Lisuart qu'il trouva éveillé, & conversant avec une jeune fille qui avoit servi Arcabonne; elle venoit prier le Roi de la prendre sous sa protection, & de la remmener elle & son pere dans la grande Bretagne, où ils avoient pris naissance. Elle aprit au Roi que son pere étoit l'hermite qui demeuroit vers le milieu de la montagne; & qu'elle se nommoit Carmelle. Le Roi la reçut fort bien, lui promit de les prendre, & lui dit qu'elle n'avoit qu'à en avertir son pere, qu'il avoit

un grand desir de connaitre. Carmelle salua le Roi profondément, & tourna ses pas vers l'hermitage, pour porter cette bonne nouvelle au solitaire.

Elle y arriva bientôt; l'hermite & le muet venoient de sortir pour aller chercher les provisions nécessaires qui étoient dans la barque. Le Prince qui n'avoit pas dormi de la nuit, tant le récit des beautez de Léonorine l'avoit frapé, s'étoit assoupi sur le matin, & dormoit profondément. Lorsque Carmelle entra dans la grotte, elle fut dans un grand étonnement de voir ce jeune Héros, qui avoit terrassé les deux géans du

château ; car elle reconnut les armes noires penduës proche de ſon lit, & l'épée qu'elle tira du fourreau encore teinte de ſang. Son étonnement redoubla de le voir ſi jeune & ſi beau. Sa premiére pensée fut de lui plonger cette épée dans le cœur, pour venger ſes malheureux Maîtres : mais une plus douce idée, & cependant auſſi fâcheuſe pour elle, ſuccéda promptement à ces noirs projets ; l'amour s'empara de ſon cœur. Le jeune Eſplandian, occupé aparemment de Léonorine dans ſon ſommeil, ſe tourna vers Carmelle, les yeux fermés, en ouvrant les bras, & prononça quelques pa-

roles mal articulées, accompagnées d'un profond ſoupir, & des larmes ſemblables à des perles, ſe firent paſſage ſous ſes paupieres, & inonderent ſon beau viſage. Carmelle qui le contemploit avec un tranſport dont à peine elle étoit la maîtreſſe, fut encore plus attendrie en penſant qu'il ſouffroit; & ne pouvant reſiſter aux mouvemens de ſa tendreſſe, elle l'embraſſa avec vivacité, & même le preſſa dans ſes bras, ſans que le Prince s'éveillât.

Qui pourra jamais penſer que l'amour ait ſaiſi ſi vivement & ſi diverſement deux cœurs, dans l'auſtère retraite d'un ſolitaire,

dont l'unique soin étoit de s'occuper des choses du Ciel, & de chasser toutes passions de son âme ! Esplandian cependant éprouva le pouvoir de ce Dieu pour la premiére fois, & la jeune Carmelle fut atteinte du trait qui devoit la déchirer à jamais. Cette belle fille voyant qu'Esplandian ne s'éveilloit pas, craignit que sa passion ne la portât à découvrir son feu à celui qui l'allumoit; ainsi sans aprendre à son pere les bontés du Roi Lisuart, elle prit seulement l'épée d'Esplandian, remonta la montagne, & rentra dans sa chambre sans qu'on la vit.

L'hermite & le muet revin-

rent, & réveillerent le Prince, qui en s'habillant fut surpris de ne plus trouver son épée; il demanda à l'hermite & au muet si c'étoient eux qui l'avoient ôté, ils ne surent ce qu'il vouloit dire; & le Prince & l'hermite conclurent que comme elle étoit à lui par un pouvoir éxtraordinaire, peut-être le même pouvoir l'avoit fait disparaitre.

La jeune Carmelle revenuë au château, chercha le moyen de parler au Roi sans témoins, & l'étonna fort en lui disant qu'il ne tenoit qu'à elle de lui faire voir la nuit même son libérateur; & pour en convaincre ce Prince, elle ajouta qu'elle avoit

l'épée de ce jeune héros dans sa chambre. Lisuart ravi, lui promit de la suivre seule, & de s'abandonner à sa conduite; elle fit promettre au Roi qu'il la laisseroit maîtresse de demander un don à ce jeune Chevalier. Le Prince promit tout, & vers la fin du jour ayant dit qu'il vouloit aller seul avec Carmelle visiter les dehors de la forteresse, il s'achemina avec cette belle fille vers la demeure de l'hermite.

Ils descendoient la montagne tranquillement, lorsque Carmelle vit monter un homme à cheval à grand'hâte, qu'elle reconnut pour un des gens d'Arcabonne. Celui-ci s'adressant à

elle, la pria d'aller promptement avertir Matroco & Furion de venir au ſecours de leur oncle Lindoreque, que deux Chevaliers armés d'armes blanches attaquoient dans la plaine, où il couroit le plus grand danger. Liſuart prit la parole, & dit à cet homme de demeurer avec Carmelle, tandis que *lui* même iroit au ſecours. Le meſſager charmé du courage que montroit ce noble vieillard, ne douta pas qu'il n'allât ſecourir ſon maître, il deſcendit de ſon cheval & le donna au Roi, qui montant deſſus partit comme un éclair, & arriva comme les deux jeunes Chevaliers venoient de couper

la

la tête au géant Lindoraque. Lisuart les voyant tous deux vêtus de blanc, avec une croix noire sur la poitrine, conçut bien que c'étoit deux des compagnons du Chevalier Noir qui l'avoit délivré; il aprocha d'eux après les avoir saluez, & reconnut avec plaisir que les deux jeunes hommes qui venoient d'ôter leurs casques, étoient l'un Talanque, fils de Galaor, & l'autre Ambor de Gadel, fils d'Angriottes des Travaux. Ils reconnurent aussi le Roi, & vinrent à lui avec un grand respect. Il les embrassa l'un & l'autre très-tendrement, & leur demanda ce qu'ils étoient venus chercher en ce lieu. Sei-

gneur, dit Talanque, nous cherchons le Chevalier Noir auquel nous ſommes attachés, & je crois que vous ſerez de notre avis quand vous ſaurez que c'eſt votre petit-fils Eſplandian. Liſuart ſentit une joie bien vive d'aprendre cette nouvelle. Remontés ſur vos chevaux, leur dit-il avec un tranſport qui les étonna, je vais vous conduire où il eſt; alors il tourna bride, & marchant le premier, vint au plus vîte à l'endroit où il avoit laiſsé la jeune Carmelle qui l'attendoit. Cette belle fille lui dit: qu'aïant apris à l'écuyer de Lindoraque, que Matroco, Furion & Arcabonne n'étoient plus,

cet homme avoit pris la ſuite & s'étoit perdu dans les bois. Elle marcha avec le Roi vers l'hermitage, & trouva ſon pere aſſis à la porte ; il fut d'abord effraïé de voir tant de monde avec ſa fille : mais quand il ſut que c'étoit Liſuart ſon Roi, le bon ſolitaire ſe jetta à ſes pieds. Le Prince le releva & l'embraſſa avec amitié ; mais plus preſſé de voir Eſplandian, il quitta bientôt l'hermite, & paſſa avec Carmelle dans le fond de la grotte où étoit le jeune Prince, aſſis ſur le pied de ſon petit lit. Il reconnut bien aiſément le bon Roi, & ſe jetta à ſes pieds ; le Roi le prit dans ſes bras, & l'embraſſa en pleurant ;

il lui présenta ensuite Ambor & Talanque, & le Roi les pria tous de revenir avec lui à la Citadelle ; ce qu'ils firent aussi-tôt pour marquer leur obéïssance à un Prince qui leur étoit si cher. L'hermite & le muet suivirent aussi ; ils ne furent pas plutôt arrivés au château, que la belle Carmelle, plus passionnée que jamais pour l'aimable Esplandian, se jetta aux genoux du Roi, & lui dit ; que ne pouvant espérer de devenir l'épouse d'un Prince aussi grand & aussi puissant qu'étoit le fils du Roi de Gaule, elle demandoit au moins que ce jeune Prince souffrît qu'elle s'y attachât pour toute sa

vie, par l'ardent amour dont elle brûloit pour lui, & qui devoit être le garant de ſon inviolable fidélité.

Liſuart touché de l'état où cette pauvre fille étoit réduite par l'aveu qu'elle en faiſoit elle-même, & par le pénible effort qu'il devoit lui couter, la releva & lui dit: que rien n'étoit ſi juſte que ſa demande; & qu'à l'égard du Prince Eſplandian, il le prioit très-inſtamment de vouloir y ſouſcrire. Mon fils, ajouta le Roi, je vous prie de recevoir cette belle fille à votre ſervice, & de garder ſon honneur comme il convient en pareil cas. Eſplandian combla de joie cette

belle fille, en accordant au Roi ſon grand'pere ce qu'il lui demandoit ſi inſtamment. Elle en fut tranſportée d'une joie ſi vive, qu'elle ſe jetta aux pieds du Prince, & les lui baiſa avant qu'il pût l'en empêcher. Il la releva gracieuſement, & lui dit qu'il ne l'abandonneroit jamais. Carmelle alla chercher ſon épée & la lui rendit. Enſuite on reprit la converſation, & l'on pria Ambor & Talanque de dire comment ils avoient été enlevés de la grande Serpente, & ce qui leur étoit arrivé depuis. Ils dirent qu'ils s'étoient trouvés dans une barque, & qu'étant abordés en Norvege, ils s'étoient enga-

gés dans l'armée du Roi de ce païs, beaupere du Prince Agrayes ; qu'ils avoient été assez heureux pour l'aider à chasser ses ennemis. Qu'au retour de cette éxpédition, ayant ouï dire à des Marchands qui navigeoient sur ces mers, qu'il y avoit un Serpent terrible qui effrayoit tous les passagers, ils avoient pensé que ce pouvoit être la grande Serpente, & qu'étant allez pour s'en informer, ils avoient trouvé que leur idée étoit véritable. Que là ils avoient apris de Sergil les fortunes & la perte du jeune Esplandian ; nous le priâmes, ajouta Ambor qui portoit la parole, de monter dans notre na-

vire pour nous guider aux endroits où l'on pouvoit espérer de le rencontrer, il le voulut bien ainsi que le muet que nous y fîmes aussi monter, & en dix jours, continua-t'il, nous abordâmes cette roche où vous savez, Seigneur, ce qui nous est arrivé.

Le Roi & Esplandian auroient fort souhaité de savoir aussi ce qu'étoient devenus le jeune Roi des Daces & Maynely; mais ils se flatterent d'en avoir des nouvelles un jour par les soins d'Urgande, qui avoit eu le pouvoir de guider ceux-ci à la montagne défenduë.

Après y avoir séjourné encore quelques tems, Lisuart souhaita



de revoir la grande Bretagne, mais le peu de moyens qu'il avoit de s'embarquer, n'ayant que de trop légers bâtimens pour passer des mers si étenduës, le rendoit triste & mélancolique. Une nuit qu'il ne dormoit pas, & qu'il s'occupoit de son retour à Londres, il entendit une harmonie si charmante, que quoiqu'elle fût accompagnée d'un vent prodigieux & des mugissemens de la mer, qui battoit avec fureur contre le rocher, il prit un extrême plaisir à entendre les doux sons qui s'y mêloient. Il se leva, & apella Esplandian & ses jeunes compagnons qui dormoient alors profondément; ils se leve-



rent à la voix du Roi, & ne furent pas moins charmés que lui de cette admirable musique; ils demeurerent aux fenêtres jusqu'au jour, qui à son lever leur montra la grande Serpente qui venoit d'arriver au port pendant la nuit. Ils sortirent du château, & descendirent sur le bord de la mer; un esquif détaché de la grande Serpente, leur amena une belle fille qui portoit sous son bras un paquet couvert d'un tafetas couleur de rose. Cette charmante personne salua d'abord le Roi. Seigneur, dit-elle, ma maîtresse Urgande la Déconnuë m'a ordonné de vous dire, que pour secourir l'Empe-

reur votre gendre & votre adorable fille, dans une affaire de la derniére importance, elle vous envoye son vaisseau. Et vous, brave Esplandian, dit-elle au Prince, cette savante Fée vous ordonne de quitter vos armes noires, & de porter dorénavant celles-ci qu'elle vous envoye. Alors déployant son paquet, elle éblouit les yeux des Princes en leur étalant une armure blanche comme la neige, jusqu'au caparaçon du cheval si parsemé de perles, & de diamans si parfaitement mis en œuvre, que les Princes jugerent qu'il n'y avoit qu'une Fée qui pût faire éxécuter un si riche travail. Cette su-

perbe armure étoit encore enrichie de couronnes d'or brillant.

Esplandian reçut avec reconnoissance le magnifique présent d'Urgande; il pria la Dame de vouloir assurer cette charmante Fée, qu'il seroit son Chevalier éternellement. Ah! Seigneur, reprit la Dame, vous aurez bien autre chose à faire dans peu de tems, car vous sentirez qu'un amour sans bornes vous entraînera plus loin que vous ne croïez; mais ma maîtresse a tant d'obligations au Roi Amadis qui lui a sauvé son amant, qu'en reconnoissance de ce bienfait, ce Prince, & vous, Seigneur, serez toujours sous sa puissante protection.

La tendre Carmelle entendant ces propos, dit à la belle messagere d'Urgande: je vous suplie, Madame, de dire à votre Souveraine, que puisqu'elle a tant de reconnoissance pour celui qui lui a rendu son amant, elle sera bien aise de connaitre telle qui pour un tel bienfait qu'elle tiendroit d'elle, donneroit sa vie s'il en étoit besoin. Ma belle fille, dit cette Dame, je ne sais de bonne foi de qui vous voulez parler, mais je vois bien que vous avez été précisément atteinte du même mal que je souffre. Les Princes rioient de cette répartie, lorsque la Dame qui rioit elle-même, se tourna vers

le Roi Lisuárt. Seigneur, dit-elle à ce Prince, ma maîtresse vous mande, que sitôt que vous serez arrivé dans la grande Bretagne, vous mettiez en éxécution ce que vous avez médité dans votre prison. Le Roi fut étonné, car il avoit résolu de descendre de son trône quand il seroit libre, mais il ne l'avoit dit à personne; il prit la parole cependant. Comme j'avoue, dit-il à la Dame, que je dois tout à votre puissante maîtresse, & que c'est par elle qu'Esplandian m'a secouru, je me ferai toujours un devoir d'obéïr à ses commandemens. Seigneur, reprit la Dame, Urgande desire que vous laissiez

ici Ambor & Talanque, qu'elle destine à de grandes choses; partez donc dans l'instant avec Esplandian, Sergil, maître Hélisabel, & je vais dans la barque avec les deux muets, porter vos remercimens à Urgande. Alors elle fit aux Princes une profonde révérence & partit après avoir renvoyé à Esplandian Sergil qu'elle avoit amené; elle avoit laissé ce jeune écuyer sur le bord de la mer, avec ordre de l'attendre dans ce lieu.

Lisuart voulut alors monter sur la grande Serpente, selon le commandement de la Fée. Esplandian touché jusqu'aux larmes de voir que ce dessein rom-

poit celui qu'il avoit d'aller avec maître Hélifabel à Conftantinople, voir la belle Léonorine, réfolut de fe confier à la jeune Carmelle; il l'a tira à part, tandis que le Roi parloit à Ambor & à Talanque, & lui ayant ouvert fon cœur, & confié l'anneau qu'Amadis avoit autrefois reçu de la jeune Princeffe, il lui donna des inftructions pour le fervir auprès d'elle, & lui découvrir l'amour dont il brûloit. Carmelle, toute affligée qu'elle fut de cette confidence, qui lui ôtoit toute efpérance d'être aimée, la reçut avec refpect, & promit de s'employer toute entiére pour le bonheur

du Prince. Eſpladian ordonna à Libée de faire aprêter un vaiſſeau pour Carmelle ſitôt qu'il ſeroit parti. Il monta enfin dans la grande Serpente avec Liſuart, Héliſabel & Sergil; en vingt jours ils aborderent à l'iſle Ferme, où Amadis ayant apris cette grande nouvelle, vint lui-même ſur le bord de la mer recevoir le Rói ſon pere, & le charmant Eſplandian; il étoit ſuivi du géant Balan, qu'il préſenta au Roi. Ces Royales perſonnes prirent enſemble le chemin du Palais d'Apollidon; Oriane penſa éxpirer de joie en revoyant un pere ſi reſpecté, & un fils ſi tendrement aimé,

& dont la gloire étoit déjà si brillante; elle fit partir une de ses Dames pour avertir la Reine sa mere de cette heureuse arrivée : ayant rempli ce devoir, elle se livra toute entiére au doux plaisir de passer la journée avec ce qu'elle avoit de plus cher au monde.

Pendant le tems que Carmelle avançoit vers Constantinople, son malheur voulut qu'elle fut côtoyée par un Pirate fameux, la terreur de ces mers, son vaisseau ayant peu de défenses fut pris, & elle prisonniére; sa douleur fut éxtrême, moins pour sa captivité, que par le retardement que cela causoit au desir ardent qu'-

elle avoit de plaire à Esplandian; n'importe par quels moyens, les plus rigoureux lui paroissoient les plus agréables, puisqu'ils prouvoient davantage l'éxcès de sa passion. Au comble du désespoir, elle aperçut que le vaisseau de Frandalo (c'est le nom du Pirate) s'étoit mis à l'ancre proche d'une isle qu'on lui dit s'apeller l'isle des Singes, & qu'il en sortoit deux jeunes Chevaliers vêtus d'armes blanches, avec des croix noires sur la poitrine, qu'elle prit d'abord pour Ambor & Talanque. Les deux jeunes hommes vinrent défier Frandalo au combat. Le Pirate étant brave naturellement, descendit

dans l'isle & accepta ce que lui proposoient les Chevaliers, pensant bien que par sa force & son éxpérience, il les feroit repentir de leur témérité. Mais il en arriva tout autrement, les deux Chevaliers le vainquirent, & lui donnerent la vie qu'il leur demanda. Carmelle ravie, monta sur le tillac, & conjura les Chevaliers de la délivrer; ils monterent dans le vaisseau avec leurs écuyers, y firent aporter le Pirate, & donnerent la liberté à la jeune Carmelle & à tous les prisonniers du Corsaire, duquel ils eurent beaucoup de soin. Carmelle surprise de voir, quand ils eurent ôté leurs casques, que ce n'étoit

ni Ambor ni Talanque, leur demanda s'ils étoient compagnons de ceux qu'elle avoit laissé à la Roche défenduë.

Ces jeunes Chevaliers eurent de la joie d'entendre cette belle fille leur faire cette question, ne doutant pas qu'elle n'eut connoissance d'Esplandian, & des deux amis qui étoient avec eux, le jour qu'ils furent armés par Urgande sur la grande Serpente. Ils s'éclaircirent avec elle sur ces faits; mais avant de leur répondre positivement, elle voulut éxiger qu'ils lui racontassent les aventures qui leur étoient arrivées après leur séparation. Ils le voulurent bien, & lui apri-

rent que s'étant trouvés à leur réveil dans une barque avec leurs écuyers, ils avoient abordé une terre où étant descendus, ils avoient été assez heureux pour délivrer Urgande d'un grand péril; & qu'ils avoient combatu, avec avantage, dix Chevaliers qui vouloient emmener cette Fée prisonniére, pour leur avoir ôté le fils de l'Empereur de Rome qu'ils avoient enlevé à ce Prince; & qu'ayant vaincu ces Chevaliers, Urgande avoit été délivrée, & avoit reporté cet enfant à l'Empereur son pere.

Le Roi des Daces & Mannely, car c'étoit eux-mêmes qui

avoient vaincus le Corſaire, raconterent encore à Carmelle, qu'ayant accompagné Urgande auſſi loin qu'elle le voulut permettre, elle leur avoit ordonné de remonter ſur leur barque, & de ſuivre ſans murmurer le cours de leur deſtinée. Que lui ayant obéï, ils aborderent une iſle qui leur ſembla déſerte, qu'ils y deſcendirent le ſoir; après avoir mangé quelques fruits qu'ils y trouverent, ôterent leurs caſques & leurs écus pour dormir plus commodément, & qu'ils furent réveillés le matin du lendemain par les cris de leurs écuyers, qui s'amuſoient à regarder deux gros

Singes, qui ayant pris les casques & les écus des Princes, faisoient mine de se batre, & formoient un spectacle assez plaisant pour divertir les jeunes Princes eux-mêmes, que voyant alors un navire en mer, ils avoient jetté des pierres aux Singes pour r'avoir leurs armures, ce qui leur réussit; & ce fut là où finit leur relation, car ce navire étoit celui de Frandalo.

Pendant que les Princes contoient leur histoire à Carmelle, le Pirate ayant apris que le dessein de ces jeunes vainqueurs étoit d'aller trouver l'Empereur de Constantinople, les fit prier de passer dans sa chambre, ils

y conſentirent. Je ſai que je vous dois la vie, leur dit Frandalo, que vos ſoins continuels me prouvent que vous n'avez pas deſſein de me l'ôter; mais j'ai à vous ſuplier de me faire jetter à la mer, ſi vous ne voulez pas que je m'y jette moi-même avant d'entrer au port où j'aprens que vous voulez ſurgir. Quel déſeſpoir peut vous porter à cette cruelle action? dirent les Princes en même tems. Seigneurs, dit le Pirate, j'ai tant fait de mal ſur les côtes de Conſtantinople, que je ſuis sûr que l'Empereur me fera arracher la vie ſi vous m'y conduiſez; & l'horreur des ſuplices que je pré-

vois, me fait desirer de mourir avant d'y être condamné. Vous êtes sous notre protection, dit le jeune Roi de Dace, & l'Empereur n'a aucun droit sur votre vie; fiez-vous à nous, & comptez qu'il ne vous sera fait aucun mal; soyez donc en repos, nous vous protégerons envers & contre tous.

Le Pirate rassuré par cette promesse fut plus tranquille, & les remercia. Ils revinrent trouver la jeune Carmelle qu'ils prierent de leur dire comment & où elle avoit connu Ambor & Talanque: elle ne fit point difficulté de leur dire que c'étoit à la montagne défenduë, & leur

aprit qu'un Chevalier couvert d'armes noires y avoit défait Matroco & Furion fils d'Arcabonne. Ah ! dit Mannely, ce ne peut être qu'Esplandian ; Urgande avoit prédit que ce jeune Prince viendroit seul à bout de cette aventure. Les deux Princes alors prierent Carmelle de leur dire si ce n'étoit pas Esplandian, ils l'en conjurerent par ce qu'elle aimoit le plus. Carmelle sourit : celui que j'aime le plus, leur dit-elle, est véritablement celui dont vous parlez ; mais ne m'en demandez pas davantage, jusqu'à ce que je sois arrivée à l'endroit où il m'envoye. Ils cesserent de la presser ; & le vaisseau

étant entré dans le détroit du Bosphore, ils aborderent à Constantinople ; les Princes descendirent avec Frandalo & Carmelle, & s'étant adressé à quelques Officiers de l'Empereur, on les fit entrer dans un appartement du palais pour se reposer, en attendant qu'ils pussent avoir audience de ce Prince, qui pour lors étoit à la chasse.

On avertit cependant les femmes de l'Infante Léonorine, qu'une Dame & deux Chevaliers venoient pour lui rendre hommage au nom d'un Chevalier nommé le Chevalier Noir, qui avoit vaincu pour elle les géans Furion & Matroco. L'Infante

les fit entrer ſur le champ; elle fit venir près d'elle la Reine Ménoreſſe, afin de les recevoir avec plus de dignité. Ces jeunes Princes avoient eu le tems de ſe mettre en état de paraitre devant l'Infante, auſſi étoient-ils parés très-élégamment; ils conduiſoient Frandalo, dont ils vouloient lui faire préſent, & furent introduits chez Léonorine avec Carmelle: la beauté, la fraîcheur de la plus éclatante jeuneſſe, brilloient dans la perſonne de l'Infante; ſa parure, quoique portée à l'éxcès, n'ajoutoit rien à ſes graces enfantines. Les Princes en furent éblouis, & quelqu'accoutumés qu'ils fuſ-

ſent à voir les beautez les plus rares, ils penſerent encore voir quelque choſe de plus merveilleux. Ils mirent un genouil en terre, en aprochant de la divine Infante; elle leur donna ſa main avec une grace & une dignité ſans égales, & reçut leur compliment en Princeſſe accoutumée aux reſpects de toute la terre.

Voici, Madame, lui direntils, une jeune perſonne que nous avons ſauvé d'une captivité d'autant plus cruelle, qu'elle l'auroit privé de l'honneur de remplir les ordres que le Chevalier Noir lui avoit donné de venir vers vous. C'eſt auſſi pour

acquitter les paroles que vous donna le Roi de Gaule, que cette Dame vient ici; & nous, comme amis & ſujets de ce Prince, nous venons en ſon nom vous rendre hommage de nos conquêtes, & vous offrir le Pirate Frandalo pour votre eſclave, l'ayant vaincu pour notre bonheur & pour le repos des Royaumes qu'il a troublé par ſa valeur. Nous vous demandons auſſi de lui conſerver la vie, la lui aïant donné nous-mêmes, & nous eſpérons de votre clémence, que vous voudrez bien ratifier nos promeſſes. Léonorine accorda gracieuſement aux jeunes Princes ce qu'ils lui demandoient;

cependant ſous le bon plaiſir de l'Empereur ſon pere, auquel elle ajouta qu'elle le demanderoit. Puis ſe tournant vers la belle Carmelle, elle l'embraſſa, & la pria de reſter avec elle; enſuite elle donna ordre qu'on eut ſoin des Princes, & les remit entre les mains des principaux Officiers de ſa Maiſon.

Le Roi de Dace, Mannely, Frandalo & leur ſuite étant ſortis, l'Infante entra dans ſon cabinet, & y fit venir Carmelle pour l'interroger ſur ſon arrivée à Conſtantinople. Celui qui m'envoye vers vous, Madame, dit cette belle fille, eſt le plus noble, le plus vaillant, & le plus beau

beau Chevalier de l'univers, il eſt craint & redouté des méchans, il eſt adoré de tous ceux qui aiment la vertu ; mais l'amour qu'il a pour vous, eſt plus fort que la crainte & l'admiration qu'on lui porte ; & cet amour ſi vif & ſi tendre lui fait douter de ſon ſuccès. Il m'a donné charge expreſſe de vous découvrir cette paſſion qui le domine ; & pour vous convaincre qu'il eſt deſtiné à porter vos chaînes, c'eſt qu'il prend la liberté de vous envoyer cette bague, qu'autrefois vous remîtes à l'illuſtre Amadis, lorſqu'il vous promit de vous donner un Chevalier, qui feroit ſon uni-

que gloire de vous ſervir. Alors Carmelle préſenta la bague à l'Infante, qui la prit de ſes mains, & l'ayant longtems conſidéré : je me reſſouviens, dit-elle, que je donnai effectivement cette bague au Roi de Gaule, pour qu'il la confiât au plus vaillant Chevalier, & je croyois que ce devoit être lui qui la garderoit.

Madame, dit Carmelle, vous ne vous êtes trompée de guéres, car il ne l'a cédée qu'au charmant Eſplandian ſon fils, & c'eſt lui qui m'envoye vers vous. Ah ! dit l'Infante, c'eſt de lui ſans doute que maître Héliſabel m'a parlé, ſous le nom du fils du Chevalier de la verte épée, qui

fut armé par Urgande, & tranſporté par un navire merveilleux dans des Païs inconnus, & dont depuis on n'a entendu aucune nouvelle.

Madame, reprit Carmelle, c'eſt Eſplandian lui-même, quoique j'ignore ſi Amadis à porté le nom de Chevalier de la verte épée; mais quand vous ſaurez les éxploits inouïs de ce jeune Prince, votre étonnement ſera bien plus grand. Ma chere amie, dit la Princeſſe, on vient de m'avertir que l'Empereur eſt de retour, je vais vous mener chez-lui, & enſuite nous aurons le tems de nous entretenir, car je compte que vous ne me

quitterez pas ſitôt. Carmelle répondit comme elle le devoit à la bonté que l'Infante lui marquoit, & elle la ſuivit à l'apartement de l'Empereur. L'Infante préſenta Carmelle à ce Prince qui la reçut très-bien, ayant apris qu'elle venoit dire des nouvelles d'Amadis, qui avoit paru à cette Cour ſous le nom du Chevalier de la verte épée.

Cette belle fille ſalua l'Empereur avec beaucoup de reſpect, & ce Prince l'ayant prié de lui dire le ſujet de ſa miſſion, elle prit la parole avec grace, dit : qu'elle avoit été au ſervice de la vieille Arcabonne, & prit delà occaſion de conter com-

ment cette enchantereſſe avoit mené dans la fortereſſe le Roi Liſuart. Enſuite elle s'étendit ſur les exploits d'Eſplandian, & conta comment il étoit venu à bout de délivrer ce Roi des priſons d'Arcalaüs ; quelle protection & quels ſecours lui avoit procuré la Fée Urgande, en lui donnant la grande Serpente. Carmeſſe ajouta adroitement, que cette fortereſſe invincible juſqu'alors à l'Empereur même, par les efforts que lui & pluſieurs autres Rois avoient tentés pour la détruire, devenoit la barriére de l'Empire depuis qu'Eſplandian en avoit défait les maîtres. Alors elle conta les hauts faits

de ce jeune Prince, la mort d'Arcalaüs, de Matroco, de Furion, d'Argantes, le déſeſpoir d'Arcabonne; puis paſſant aux qualités extérieures d'Eſplandian, elle en peignit les agrémens & la beauté, avouant ingénuëment qu'elle avoit pris pour lui le plus violent amour; mais que conſidérant qu'elle ne pouvoit atteindre au bonheur de le poſſéder, elle s'étoit renduë volontairement ſon eſclave. Elle finit ſon diſcours par l'ordre qu'elle avoit de lui, de venir offrir à l'Infante ſes très-humbles ſervices, & ſe donner à elle pour ſe conformer à ce qu'Amadis ſon pere avoit promis à l'Empereur & à la jeune Princeſſe.

L'Empereur & toute ſa Cour furent ravis d'admiration au récit de Carmelle; & ce Prince prenant la parole, dit à cette belle fille, qu'Eplandian ſeroit toujours le bien-venu, & qu'il ne devoit pas tarder, puiſqu'il ordonnoit à ſa fille de recevoir le don qu'il lui faiſoit de ſa perſonne, qu'un trop long retardement fâcheroit l'Infante. Alors l'Empereur, parlant au Roi de Dace & à Mannely, reçut avec plaiſir le préſent qu'ils lui faiſoient du Pirate Frandalo, auquel il accorda généreuſement la vie; pour remplir les conditions que les Princes y mettoient, il en confirma le don à l'Infante Léonorine;

& les pria de retarder de huit jours l'impatience dans laquelle ils étoient de repartir avec Carmelle, pour aller retrouver Esplandian, Ambor & Talanque, qu'ils avoient apris par le recit de cette belle fille, être encore à la Montagne Défenduë.

L'Infante rentra chez-elle avec la belle Carmelle, pour se faire instruire plus en détail de tout ce qui regardoit Esplandian; car son jeune cœur commençoit à s'y intéresser vivement. Elle ne s'en aperçevoit pas, & croyoit seulement rendre justice à un Prince dont on ventoit les vertus avec tant de raison.

Carmelle en contant les éx-

ploits d'Eſplandian, & en avouant l'effet que ſa valeur éclatante & ſa beauté incomparable avoient faits ſur elle, ajouta tout auſſi naturellement, que le trouvant endormi chez l'hermite, ſon premier mouvement avoit été de le tuer, pour venger la mort d'Arcabonne & celle de ſes fils; la jeune Léonorine en avoit frémi; comment eſt-il poſſible, dit-elle, qu'aimant Eſplandian autant que vous le dites, puiſque vous avez en un moment changé votre haine en amour, comment eſt-il poſſible que vous l'ayez abandonné de plein gré pour venir ici?

Hélas ! Madame, dit Carmelle, j'apris bientôt que ſon cœur étoit rempli de votre idée, & voyant qu'il étoit inutile de penſer que je puſſe jamais lui plaire, au moins ai-je voulu le ſervir; croyez cependant que je ſouffre un tourment incroyable, quand je ſuis près de lui, & que je puis contempler les charmes de ſa perſonne, le déſeſpoir que j'ai de ſentir que toute eſpérance m'eſt ravie de toucher ſon cœur, m'a fait deſirer la mort; mais en même tems je ſonge que perſonne ne peut le ſervir avec plus d'ardeur, & je me conſole en penſant qu'au moins il peut être heureux par

moi; car Madame, ajouta-t'elle, si vous lui refusiez la grace qu'il vous demande d'être à vous jusqu'à la mort, je crois que j'expirerois à vos pieds.

Ma chere amie, reprit l'Infante toute émuë, cette grace n'est pas considérable, ainsi je la lui accorde de bon cœur.

Carmelle se jetta aux genoux de Léonorine, & lui baisa la main. La Princesse la fit relever, & la fit asseoir pour raconter comment Urgande lui avoit d'abord donné le nom de Chevalier Noir, & tout ce qui s'étoit passé depuis. Carmelle se lassoit aussi peu de parler, que l'Infante de l'entendre; elle rou-

git cependant quand cette belle fille lui raporta les propos de cette Fée députée par Urgande, lorſqu'elle envoya au Prince la belle armure blanche. L'éclatante rougeur de l'Infante fit ſoupirer Carmelle, mais elle reprit bientôt la parole, pour lui demander de ne pas l'arrêter longtems à la Cour, par la crainte qu'elle avoit que ſon retardement ne causât quelque déſeſpoir au jeune Eſplandian. Léonorine lui dit qu'elle n'étoit pas aſſez ingrate pour vouloir tant de mal au Prince qui lui vouloit tant de bien; & pour lui prouver, dit-elle, que je l'accepte pour mon Cheva-

lier, c'eſt que je vous prie de lui porter de ma part ce que je vais vous donner.

Alors l'Infante ôta de ſes cheveux un ruban d'or, auquel étoit attachée une agraffe de Diamans d'un prix ineſtimable. Voilà, dit-elle, une agraffe que Grimaneſe mon ayeule donna au Roi Apollidon, lorſqu'il n'étoit encore que ſon amant; qu'Eſplandian la garde pour l'amour de moi: & vous, chere Carmelle, recevez, je vous prie, l'habit que je vais vous faire apporter, pour gage de l'amitié que j'ai pour vous. L'Infante appella ſes femmes, & fit aporter à Carmelle un habit d'un tiſſu

d'argent, tout brodé de couronnes d'or. Elle voulut qu'elle s'en parât sur le champ, puis elle l'envoya reposer dans l'apartement du palais qu'elle lui avoit fait préparer ; en l'assurant qu'elle partiroit avec les deux jeunes Chevaliers qui ne devoient rester que huit jours avec l'Empereur. Carmelle se retira en protestant à l'Infante, qu'après Esplandian rien ne lui étoit si cher que ses intérêts.

Deux ou trois jours après l'arrivée des jeunes Princes & de Carmelle à la cour de l'Empereur, une frégate aborda à Constantinople, & aporta la nouvelle qu'Armato, Roi de Tur-

quie, assiégeoit par terre & par mer la Montagne Défenduë; c'étoit un écuyer des Princes Ambor & Talanque qu'ils avoient dépêché à l'Empereur pour lui demander du secours.

Ce Prince considérant que la trêve qu'il avoit avec le Roi de Turquie, ne lui avoit pas encore laissé le loisir de recruter ses armées, fut fort embarrassé. Il envoya au plus vîte avertir le Prince Gastilles son neveu, qui étoit à un château de chasse depuis environ quinze jours; & faisant prier le jeune Roi de Dace & Mannely de se trouver au Conseil, il y entra dès qu'il sut que Gastilles étoit de retour.

Gaſtilles ravi de voir les deux Princes qu'il avoit connu à l'iſle ferme, les combla d'amitié, & conclut avec eux qu'il falloit que l'Empereur envoyât d'abord le Pirate Frandalo, dont la flotte étoit prête, au ſecours de Talanque & d'Ambor. L'Empereur goûta fort cet avis; & en attendant qu'il pût envoyer des troupes de terre, il ordonna qu'on fit marcher celles qui pouvoient paſſer ſur les vaiſſeaux de Frandalo, auquel il donna le commandement de la flotte, ſur les aſſurances que lui donnerent le Roi de Dace & Mannely, de la franchiſe avec laquelle ce Pirate le ſerviroit. Ces deux jeunes Prin-

Princes, pour en convaincre mieux l'Empereur, dirent qu'ils vouloient eux-mêmes en être les garans, & ſervir ſous lui. Les navires furent bientôt apareillés; les Princes, & Carmelle même, qui voulut retourner à la Montagne Défenduë, prirent congé de l'Empereur & de toute la Cour, & partirent fort regrettés. Léonorine ſoûpira plus d'une fois du prompt départ de Carmelle; mais elle renferma ſa douleur, dans la crainte qu'il ne lui échapât de montrer plus de tendreſſe qu'elle ne vouloit. Elle ignoroit encore ce qu'elle ſentoit; mais comme elle étoit d'une ſageſſe & d'une prudence au

dessus de son âge, elle s'étonnoit de son état & en avoit quelquefois de la honte. Cependant les ordres de l'Empereur lui laissoient un peu de liberté, sur le desir qu'elle avoit de parler d'Esplandian; mais son trouble, dès qu'on le nommoit devant elle, lui faisoit faire réfléxion que la permission que l'Empereur lui donnoit de le recevoir comme son Chevalier, n'étoit pas la seule cause du plaisir qu'elle sentoit de le savoir attaché à elle; & dans cette confusion de pensées, elle préferoit de n'en point parler au plaisir de découvrir le fond de son ame à quelqu'un qui auroit pût la lui

dévoîler. Elle vit donc partir la jeune Carmelle avec une douleur bien ſenſible, c'étoit l'unique perſonne avec laquelle elle oſoit dire naturellement ce qu'elle penſoit.

L'Empereur voulut combler les jeunes Princes des marques de ſa magnificence, mais ils les refuſerent auſſi généreuſement, & mirent à la voîle dès que le vent le leur pût permettre.

Le jour pris pour retourner à Mirefleur, la Reine Briſene, le Roi Liſuart, Amadis, & le charmant Eſplandian accompagnés d'une cour nombreuſe, partirent de l'iſle Ferme pour ſe rendre à Londres. A l'entrée

d'une forêt qu'il falloit traverser, quatre Chevaliers armés de toutes piéces, se présenterent pour en défendre l'entrée. Une belle fille montée sur un superbe Palefroy, étoit avec ces Chevaliers, elle se détacha pour venir au devant d'Esplandian ; beau Chevalier, lui dit-elle, ces quatre Chevaliers que vous voyez d'ici, m'envoyent vous demander raison des couronnes d'or que vous portés sur vos armes ; ils vous mandent par moi, ou de les abandonner tout à l'heure, ou bien de les défendre contr'eux, comme la chose du monde qui vous doit être la plus chere & la plus précieuse.

Belle Dame, reprit Eſplandian, je porte ces armes pour l'amour d'Urgande qui me les a données, & je compte les conſerver toute ma vie; ainſi je prie les Chevaliers de vouloir bien ne pas ſe donner la peine de combatre pour un ſi léger ſujet; s'ils viennent m'aſſaillir je leur répondrai: mais de bonne foi je leur conſeille de ne pas expoſer leur valeur pour ſi peu de choſe. Vos conſeils ſont juſtes & très-raiſonnables, dit la Dame, mais je ne réponds pas qu'ils ſoient ſuivis. Alors elle partit, & le Prince reſta avec le Roi Liſuart & avec Amadis, pour attendre la réponſe des

Chevaliers. Les Princes s'entretinrent enſemble de cette éxtraordinaire ambaſſade, & ils ne pouvoient s'imaginer qui étoient ces Chevaliers & cette belle fille.

Pendant ce tems Eſplandian s'aprêta pour le combat, mit ſon caſque, & prit une lance de la main d'un écuyer, ce qui donna à Amadis la plus grande joie du monde, en voïant ſon fils prêt à combatre. Il avoit pensé juſques-là que le Roi Liſuart diſoit plus de bien de ſa valeur, que peut-être il n'en avoit mérité.

Cependant un des quatre Chevaliers de la forêt vint au devant

d'Esplandian, qui le voïant approcher, marcha à sa rencontre: jeune Chevalier, dit l'agresseur à Esplandian, vous n'avez pas voulu obéïr à nos commandemens, gardez-vous de moi. Alors courant contre le Prince, il fit voler sa lance en éclats, & Esplandian qui n'avoit pas été ébranlé, le désarçonna si rudement que cet imprudent ne pût se relever. Le second vint à son secours, & cria à Esplandian de prendre une autre épée; ce qu'entendant Amadis, il envoïa promptement la sienne à son fils; & le jeune Prince en colére, renversa l'homme & le cheval du premier coup. Lisuart & le

Prince Agrayes firent éclater leur joie ſur cet heureux événement; & le Roi apellant un de ſes écuyers, envoïa ſa lance à Eſplandian, voïant le troiſiéme Chevalier qui s'ébranloit pour venir au ſecours de ſes compagnons. Celui-ci s'aprocha d'Eſplandian avec tant de force, que ſe heurtant l'un l'autre, Eſplandian penſa tomber, & envoïa le téméraire Chevalier à vingt pas de lui roulant ſur la pouſſiére. Le quatriéme n'eut pas un meilleur ſort, car aïant éxhorté Eſplandian à ne plus combatre, parce que ſon cheval étoit las, Eſplandian prit celui que le Prince Graſſandor lui fit amener, &

aïant envoïé Sergil lui chercher une lance, il ſe ſervit avec tant d'avantage de celle qu'il lui apporta, qu'il mit d'abord à bas le quatriéme Chevalier ; cependant il ſe releva avant qu'Eſplandian eut fourni ſa carriére, ce Prince eut le tems de l'arrêter par ſon heaume, en lui diſant brave Chevalier, il faut avouer que vous n'êtes ſecond qu'à vous ſeul. Alors Liſuart s'aprocha, & voïant la Chevalier la vûë baiſsée & comme honteux des prodiges d'Eſplandian, ſurtout aïant le Roi pour ſpectateur du combat, il ôta ſon caſque, & au grand étonnement de toute cette illuſtre compa-

gnie, Lisuart reconnut le brave Galaor, le Roi & Amadis en eurent une grande joie, & descendirent de cheval pour l'embrasser. Depuis quand, mon frere, dit Amadis, êtes-vous devenu guéteur d'aventures ? Mon frere, reprit Galaor, nous avons voulu éprouver ce jeune Chevalier, & vous pouvez juger ce que nous en pensons. Voici, dit-il tout de suite, Sendil de Garnatte, Galvanés, Angriottes des Travaux, & moi qui n'ai pas été le plus heureux.

Esplandian reconnoissant ces vaillans hommes, accourut à eux pour les relever & pour les embrasser ; & aïant prié Amadis

de demander pardon pour lui à Galaor, ce Prince l'embrassa, en lui disant qu'il lui cédoit de bon cœur la primauté dans les combats. Cette glorieuse troupe, après quelques complimens, reprit avec Lisuart le chemin de Mirefleur.

Esplandian, tout occupé de l'idée qu'il avoit d'aller à Constantinople, fut assez insensible aux aplaudissemens qu'on lui donnoit, & aux caresses que lui prodiguoient Lisuart, la Reine Brisene & le valeureux Amadis son pere; enfin ne pouvant plus se contraindre, il suplia ce Prince de lui permettre de partir, sous le prétexte d'aller secourir

la Montagne Défenduë. Amadis connoissant par lui-même combien la passion de la gloire est tirannique, & ravi de voir son fils desirer d'en acquérir de nouvelle, lui permit enfin de partir avec Sergil & maître Hélisabel, auxquels il le recommanda avec des paroles pleines de tendresse. Esplandian remercia mille fois le Prince son pere, & aïant pris congé du Roi, de la Reine & des Princes, il monta à cheval, suivi seulement de ces deux hommes, & vint après quelques détours qu'il prit exprès, proche d'un grand fleuve, sur le bord duquel Lisuart avoit fait bâtir un superbe château de chasse

nommé Belle-rose. Il étoit assez tard lorsqu'Esplandian y arriva, mais l'empressement qu'il avoit d'arriver au bord de la mer, le fit résoudre à passer outre; & voulant traverser le Pont, il trouva un Chevalier armé de toutes piéces, qui lui dit qu'il en faisoit la garde pour un an, & que pour ne point rompre son serment, il falloit combatre si l'on vouloit passer.

Esplandian auroit bien voulu ne pas combatre pour un si léger sujet, mais voïant qu'il n'y avoit pas d'autre moïen de pouvoir passer, il s'y détermina, d'autant plus que le Chevalier du Pont lui proposa de lui laisser

ſon cheval s'il ne vouloit pas diſputer le paſſage. Eſplandian en colére de cette propoſition, dit au Chevalier : qu'au lieu de lui donner ſon cheval, il prétendoit avoir le ſien, & ſur ce propos ils commencerent à courir l'un contre l'autre, ávec une telle roideur qu'ils tomberent tous deux ; Sergil & maître Héliſabel crurent qu'ils étoient tués, mais ils ſe releverent bientôt, & combatirent avec un tel acharnement & un tel avantage, que Sergil voïant la terre couverte des piéces de leurs armures, & leur ſang couler, s'écria : Grands Dieux ! faut-il que deux ſi braves Chevaliers meurent pour ſi

peu de chofe. Ce qu'aïant entendu le Chevalier du Pont, il offrit encore à Efplandian de lui laiffer chercher un autre chemin, pour n'être point la caufe de la mort d'un fi brave & fi jeune Chevalier. J'aurois peut-être accepté cette offre plutôt, reprit le courageux Efplandian, mais voïant quelle gloire on acquiert à te combatre, je tenterai la fortune jufqu'à mon dernier foupir. Alors le combat recommença avec une telle fureur, que Sergil & Hélifabel pleuroient à chaudes larmes, craignant qu'Efplandian ne fuccombât fous la terrible valeur de fon redoutable adverfaire.

Cependant les deux vaillans ennemis las de ſe batre, ſans pouvoir prendre aucun avantage l'un ſur l'autre, s'arrêterent comme de concert. Jeune Chevalier, dit celui du Pont à Eſplandian, vous voïez que vous ne pouvez venir à bout de me vaincre malgré vos efforts, cependant je céde, & veux bien vous donner le paſſage, en avouant que vous ſeul m'avez donné plus de peine que tous ceux que j'ai combatus en ma vie. Je ne recevrai votre offre généreuſe, dit Eſplandian, qu'à condition que vous me dirai votre nom, car c'eſt par la connoiſſance de ce que vous êtes, que

que le mien peut acquérir une gloire immortelle; apellez maître Hélisabel, dit le Chevalier du Pont en s'asséyant par terre, aussi bien en avons-nous besoin l'un & l'autre, & vous me connaitrez bientôt. Esplandian ému à ces paroles, sans bien savoir pourquoi, apella Hélisabel qui accourut, & après avoir coupé les courroïes du casque du Chevalier du Pont, il pensa tomber de son haut en reconnaissant Amadis. Esplandian le reconnaissant lui-même, se précipita par terre où il s'évanoüit en prenant la main de son pere pour la baiser. Secourez mon fils, dit-il à Sergil qui s'étoit aproché



ainſi que maître Héliſabel, j'ai voulu eſſayer ſa valeur, & je mourrois de douleur ſi je cauſois ſa perte, à moins que je ne mouruſſe de joie de le voir ſi digne de moi. Ces deux fidèles ſerviteurs employerent leurs ſoins à rapeller Eſplandian à la vie; en ouvrant les yeux il vit Amadis tout ſanglant occupé à le ſecourir. Ah! Seigneur, s'écria-t'il en s'efforçant de ſe relever & d'embraſſer ſes genoux, de quel crime ſuis-je coupable pour avoir osé verſer un ſang pour lequel je dois donner tout le mien? Mon pere, au nom de Dieu, banniſſez-moi pour jamais de votre vûë, & laiſſez-

moi mourir pourvu qu'on vous ſecoure. Alors repouſſant Sergil & Héliſabel d'auprès de lui, il ſembloit les conjurer de l'abandonner pour arrêter le ſang d'Amadis. Mon fils, dit ce Prince en l'embraſſant, je m'eſtimerois heureux de mourir après avoir connu combien vous êtes digne de votre renommée : mais le Ciel ne permettra pas que ni vous ni moi perdions la vie dans une circonſtance ſi extraordinaire. Rien n'eſt plus admirable que vous, mon cher Eſplandian, & je vous conjure de ſouffrir qu'on vous ſecoure, ſi vous avez quelqu'amour & quelque reſpect pour moi. Alors Eſplan-

dian baiſa la main de ſon pere, & l'arroſa de ſes larmes. Sergil & Héliſabel ne voulant pas ſouffrir qu'ils parlaſſent davantage, & aïant arrêté leur ſang le mieux qu'il leur fut poſſible, ils les firent conſentir à retourner à Mirefleur pour avoir plus de ſecours. Dès qu'ils arriverent, le bruit de cet événement remplit de terreur & d'admiration tout le palais; heureuſement aucune de leurs bleſſures ne ſe trouva mortelle, & les ſoins de maître Héliſabel les tirerent bientôt d'affaire.

Quelques Auteurs ſur ce fondement, ont écrit qu'Eſplandian arracha la vie à Amadis; & que

la tendre Orianne, à la nouvelle de cet affreux événement, s'étoit précipitée par une des fenêtres de ſon palais, pour ne pas ſurvivre à ſon illuſtre époux, & au crime de ſon fils. Mais il eſt bien aisé de prouver le contraire de cette fauſſeté, puiſqu'il eſt sûr qu'Amadis régna depuis ſur la grand'Bretagne avec la belle Orianne, & qu'il en eut encore un fils & une fille. Il eſt donc très-certain qu'Amadis revint de ſes bleſſures; qu'il avoua que ſa gloire étoit augmentée par la connaiſſance qu'il avoit de la valeur de ſon fils; & que le Roi Liſuart blâma d'une maniére flatteuſe Amadis d'avoir ex-

posé ſi témérairement deux vies ſi illuſtres, & le conjura de ne plus s'occuper dorénavant de combats périlleux, puiſque ſon fils alloit prendre ſa place, & faire convenir l'univers qu'Amadis de Gaule étoit le plus heureux pere, & le plus tendre amant qui eût jamais éxiſté.

Les bleſſures d'Amadis & celles d'Eſplandian étant guéries, le jeune Prince conjura ſon pere de vouloir le laiſſer partir. Il lui permit de ſuivre ſon penchant, & le recommandant à Sergil & à maître Héliſabel, l'embraſſa & le laiſſa maître de ſa deſtinée. Eſplandian ravi de joie partit le même jour, & s'é-

tant rendu à l'isle Ferme, alla prendre congé de la Princesse Orianne sa mere. Il trouva encore la grande Serpente au pied du palais d'Apollidon, y monta avec ses deux amis, & le navire, qui sembloit n'attendre que lui, singla de lui-même en pleine mer sitôt qu'il y fut embarqué. Le huitiéme jour de cette navigation, le navire les jetta doucement sur une côte qui leur parut fort belle, mais fort peu habitée; Esplandian fit descendre deux chevaux dans l'esquif, & s'y embarquant avec Sergil mit à bord, ayant recommandé à maître Hélisabel de rester dans la grande Serpente, & de l'attendre.

Eſplandian ayant parcouru la côte ſans trouver aucune habitation, monta un petit tertre & vit au deſſous la plus agréable prairie du monde, au bout de laquelle il aperçut quelques petites maiſons ; il y adreſſa ſes pas, & n'avoit pas fait encore un quart de lieuë, qu'au détour d'un petit bouquet de bois, il aperçut un homme qui gardoit quatre chevaux, dont un ſurtout étoit brun, extrêmement fort & puiſſant. Cet homme, ſurpris de voir le Prince, lui demanda en langue Allemande quel malheureux deſtin le conduiſoit en ces lieux, puiſque ſi ſon Maître qui dînoit alors dans une des pe-

tites maiſons qu'on découvroit de là, le voyoit ſa mort ſeroit certaine. Ton Maître ! reprit Eſplandian dans la même langue qu'il parloit fort bien, hé, de quoi ſe mêle-t'il ? De tuer, ou d'envoyer dans ſes priſons de plus braves que vous, reprit cet eſclave ; ainſi croyez-moi, retournez d'où vous venez, & ne vous expoſez pas à ſa valeur. Eſplandian, ſans écouter davantage les propos de cet homme, pourſuivit ſon chemin, & arriva bientôt proche des habitations ; il y vit un géant formidable aſſis devant une table, en dehors de la maiſon, & quatre écuyers qui, tête nuë,

le ſervoient avec grand reſpect. Le géant levant les yeux, apperçut Eſplandian & ſon écuyer, qui s'étoient arrêtés vis-à-vis de lui. Par le Dieu Janus, s'écria le géant, en s'apuyant ſur la table, voici un humain bien malheureux, d'oſer ſe préſenter armé devant moi; qu'on le jette à bas de ſon cheval, ajouta-t'il enſuite, & qu'on me l'amene ici. Les écuyers de ce monſtre crurent que rien n'étoit plus facile que d'exécuter ces ordres de leur Maître; ils vinrent en conséquence pour ſaiſir Eſplandian; mais il leur fit bientôt voir que ſon courage n'étoit pas auſſi aisé à ébranler qu'ils l'auroient cru.

D'un coup d'un de ses gantelets, il renversa comme mort le premier qui osa s'aprocher, les trois autres voyant un tel éxploit, reculerent ; ce qui mit le géant dans une si grande colére, que se faisant armer promptement, & montant son puissant cheval bai qu'on venoit de lui amener, il courut sur le Prince comme un torrent qui descend d'une montagne. Esplandian quitta son heaume, & tira sa redoutable épée ; cependant le géant faillit l'atteinte par la roideur avec laquelle il couroit, cela lui fit courber les reins ; mais Esplandian n'ayant pas manqué son coup, lui perça le cœur, & lui fit vô-

mir l'ame au milieu des juremens. Les ſpectateurs demeurerent dans une ſurpriſe ſans égale; mais revenus de ce premier mouvement, ils ne penſerent qu'à fuïr. Eſplandian les atteignit bientôt, ils ſe jetterent tous à genoux, & promirent de lui obéïr; ils le conduiſirent aſſez près de là tout tremblans, vers un château dans lequel ils entrerent, & s'y croïant en sûreté, ils ſe mirent à crier de toutes leurs forces : Sortez, ſortez, Seigneur, votre fils Bramato eſt mort! A cette clameur un vieux géant ſortit du palais tout armé. Dieux immortels! s'écria-t'il, ſe peut-il que cette

chétive créature m'ait ravi l'espoir de ma vieillesse ! Alors il voulut prendre Esplandian dans ses bras pour l'étouffer, mais le jeune Prince ayant le bras droit libre, enfonça son épée dans le côté de ce vieux monstre, & le jetta mort par terre.

Les gens du château voyant qu'ils n'avoient de salut à espérer de ce jeune héros, qu'en implorant sa clémence, se jetterent à ses pieds, & le prierent de les recevoir comme ses esclaves. Le Prince les fit relever, & n'éxigea autre chose d'eux, que d'aller à Constantinople se donner de sa part à l'Infante Léonorine. La joie de ces pauvres ha-

bitans du château fut extrême; un des écuyers présenta la clef des prisons au Prince, qui lui ordonna de les ouvrir, & de délivrer tous les captifs, qui bientôt lui furent amenés. La surprise d'Esplandian fut étrange, de trouver dans le nombre prodigieux qu'il y en avoit, Gandalin & Lazinde, écuyers du Roi son pere; il les embrassa tous deux bien tendrement, & voulut qu'ils restassent avec lui, envoyant le reste des captifs à la belle Léonorine, pour en ordonner selon qu'elle le jugeroit à propos. Ensuite il entra dans le château du géant, & ayant laissé à quelques-uns le soin des fu-

néraillles de leurs maîtres, il ordonna aux autres de lui ouvrir un apartement & de lui aporter à manger, ce qu'ils éxécuterent sur l'heure. Il resta dans le château toute la nuit avec Sergil, Gandalin & Lazinde; ces deux derniers ne pouvoient se lasser de l'admirer, & de benir l'heure à laquelle il avoit détruit les tirans de cette isle.

Le lendemain Esplandian ayant fait rendre aux captifs leurs armes & leurs chevaux, qu'on retrouva dans les écuries du géant, il les fit partir pour Constantinople; & lui-même monté sur le cheval bay de Bramato, & accompagné de Gandalin, de La-

zinde & de Sergil, il reprit la route qui conduiſoit à la mer, pour s'embarquer ſur la grande Serpente. A une demi lieuë du château, ils rencontrerent un Chevalier ſuperbement habillé, & ſuivi de deux écuyers; il ſalua profondément Eſplandian. Oſerois-je vous demander, dit l'inconnu à ce Prince, de quel pays vous êtes ? Seigneur Chevalier, reprit Eſplandian, je ſuis de la grand'Bretagne; ô ciel! dit le Chevalier inconnu, ne pourriez vous me dire ce qu'eſt devenu le Roi Liſuart ? je le cherche de contrées en contrées depuis qu'il a diſparu, je crois qu'il n'y a point de

Royaume & de Pays que je n'aye parcouru. Si vous voulez bien me faire connaitre celui à qui je parle, lui répondit Esplandian, je vous dirai des choses qui vous feront grand plaisir. Seigneur, reprit l'inconnu, vous me paroissez digne de toute ma confiance. Alors ôtant son casque, il leur montra Norendel fils du Roi Lisuart. Esplandian ravi de la plus grande joie, ôta son casque aussi, & embrassa très-tendrement son oncle; il le combla de la plus grande satisfaction à son tour en se faisant connaitre, & en lui aprenant comment il avoit délivré le Roi des prisons d'Arcabonne.

Norendel charmé de ſavoir que le Roi ſon pere étoit retourné dans ſon Royaume, & qu'il y étoit heureux & content, forma le deſſein de ſuivre par tout Eſplandian, dans le raviſſement où il étoit d'aprendre que ce jeune Prince marchoit ſi glorieuſement ſur les traces des Rois Amadis, Liſuart & Périon. Il aprit encore avec la plus grande ſurpriſe que ce Prince avoit défait les tirans de cette iſle; le récit que lui en firent Gandalin & Sergil augmenta ſon admiration, & acheva de déterminer Norendel à partager la gloire de ſes éxploits. Eſplandian reçut avec grand plaiſir la de-

mande qu'il lui fit de l'accompagner par tout où il iroit. Norendel étoit aimable de ſa perſonne, & comme ſon âge lui donnoit plus d'éxpérience qu'Eſplandian ne pouvoit encore en avoir acquis, ce Prince accepta ſes offres dans le deſſein de le conſulter; ils s'embraſſerent en ſe jurant une éternelle amitié, & monterent enſemble dans la grande Serpente, avec leurs écuyers.

Ce merveilleux navire reſta immobile toute la journée, mais vers minuit il s'ébranla & gagna la pleine mer, ſur laquelle il vogua pendant ſix jours, au bout deſquels ils reconnurent l'iſle

de Ste. Marie, où Amadis avoit combatu Lindoraque. Les Princes y descendirent pour rendre hommage aux exploits du Roi de Gaule, dont ils admirerent la statuë que l'Empereur avoit fait élever; elle représentoit Amadis foulant Lindoraque à ses pieds, & lui plongeant son épée dans le cœur.

Après qu'Esplandian eut rendu ce respect au Roi son pere, il se rembarqua & se fit conter par Gandalin, qui en avoit été témoin, les circonstances de cette mémorable aventure. La grande Serpente voguant toujours, vint d'elle-même surgir à demi mille de Constantino-

ple. Alors elle étendit ſes aîles prodigieuſes, & jetta tant de feux & de flammes que la mer en fut toute couverte, & le palais de l'Empereur tout éclairé. Ce Prince étoit alors avec Gaſtilles ſon neveu, l'Impératrice, l'Infante, la Reine Ménoreſſe, & toutes les Dames, ſur la terraſſe du palais qui regardoit la mer. Ce feu ſi terrible effraya d'abord cette illuſtre compagnie : mais bientôt Gaſtilles les raſſura, en leur aprenant que c'étoit la grande Serpente qui amenoit Eſplandian, la connaiſſant pour l'avoir vûe au port de l'iſle-Ferme. Il ſuplia l'Empereur de lui permettre de prendre une

galére du port pour aller le premier saluer le fils d'Amadis ; l'Empereur l'en pressa dans le desir où il étoit de connaitre ce jeune héros. Gastilles descendit précipitamment, & aïant monté la galére, il ordonna au Comite de marcher vers la grande Serpente. Mais leurs soins furent inutiles, la mer étoit trop impétueuse, elle repoussa la galére dans le port, avec danger de se perdre ; ce que voyant la belle Léonorine, qui avoit senti un ravissement éxtrême à l'aproche de celui qu'elle desiroit tant de voir. Hélas ! disoit-elle en elle-même, se peut-il que je perde en un moment le plus doux

espoir de ma vie? Ah! Serpente cruelle, qui portes en ton sein un bien si précieux; tu as raison de le garder, j'en ferois bien autans s'il étoit en ma possession. Elle tournoit alors ses beaux yeux vers le ciel, pour l'implorer par des vœux aussi ardens qu'innocens, les changemens de son beau visage marquoient tous les mouvemens de son ame, ce qu'elle craignoit qu'on n'aperçut; mais heureusement toute la cour étoit occupée comme elle, & ne prenoit pas garde à son impatience.

Cependant Gastilles ne pouvoit aprocher de la grande Serpente, il la vit s'ébranler,

& ſortir du Boſphore pour gâ-gner la pleine mer, où bientôt on la perdit de vûë. L'Infante ne pouvant ſoutenir ſa douleur, rentra dans ſon apartement, d'où elle congédia ſes femmes, & ſe jetta ſur ſon lit fondant en larmes. Ah! mon cher Eſplandian, s'écria-t'elle, vous n'avez fait que vous montrer pour me donner plus de déſeſpoir. Quoi, ſe peut-il que vous n'ayiez pas ſenti le bonheur dont vous m'aviez comblée? n'êtes-vous donc venu que pour me braver, & pour allumer davantage le deſir que j'avois de vous voir? Cruel Eſplandian! vous jouïſſez peut-être avec Carmelle du plaiſir d'a-

voir touché mon cœur ; j'ai peut-être tissu mon malheur en parant cette belle fille d'un ajustement qui la rend plus charmante à vos yeux : mais non, si vous l'embrassez, ce n'est que parce qu'elle vous aprendra le succès de votre passion ; vous craindrez d'en offenser la pureté, & Carmelle ne me trahira pas. Mais elle vous voit, elle vous embrasse, grands Dieux ! ne pourrai-je donc à mon tour jouïr de ce bonheur ? Ah ! espoir malheureux, qui meurt en naissant, faut-il que je te perde, & que je renonce à la douceur que tu m'avois promis ? L'Infante acheva ces paroles qu'elle pro-

nonçoit tout haut en pouſſant de profonds ſoupirs accompagnés d'un déluge de larmes. La Reine Ménoreſſe qui logeoit près de ſon apartement, l'entendant ſoupirer entra dans ſa chambre, & lui demanda ſi elle ſe trouvoit mal. La Princeſſe craignant qu'on ne l'eût entenduë, fut un peu interdite; puis enfin ſe remettant, elle dit qu'elle s'étoit endormie, & qu'elle rêvoit lorſque la Reine étoit entrée. La Reine l'embraſſa, & lui dit que l'Impératrice la demandoit. L'Infante alors ſe leva, & ayant fait racommoder ſes beaux cheveux qui étoient tout en déſordre, elle vint avec Mé-

noresse retrouver l'Impératrice.

Esplandian n'étoit guéres plus heureux; il avoit espéré que la grande Serpente lui permettroit de descendre au port de Constantinople, & son désespoir égala celui de l'Infante, lorsqu'il vit qu'elle reprenoit le chemin de la mer, & qu'enfin elle aborda au pied de la Montagne Défenduë; il fut très-surpris de la voir investie par un nombre prodigieux de vaisseaux. C'étoit d'un côté ceux de Frandalo, & de l'autre la flotte du Roi Armato.

Mannely & le Roi de Dace, reconnurent avec une joie incroyable la grande Serpente; ils

en inſtruiſirent Frandalo, & faiſant deſcendre un eſquif ils y entrerent, & vinrent embraſſer Eſplandian. Ce jeune Prince fut ravi de retrouver ſes deux amis: ils lui aprirent l'état préſent des affaires, & ce qui les avoit conduit à la Montagne Défenduë. Eſplandian ſe douta bien que la grande Serpente l'avoit amené dans ce lieu pour les aider, & reconnut le ſoin que la divine Urgande prenoit de ſa gloire, ſachant que les vaiſſeaux de l'Empereur n'avoient pû aprocher de la Montagne, que ſon navire n'y fût arrivé. Avant de prendre des meſures pour aider les Princes, & ne pouvant lui-mê-

me faire agir la grande Serpente, Esplandian fit servir à dîner à ses amis ; il aprit d'eux leurs aventures depuis qu'ils s'étoient séparés, ensuite il les pria de faire venir la jeune Carmelle, qu'ils lui dirent être sur leur vaisseau. Cette fille arriva ; Esplandian se retira avec elle dans une chambre de la grande Serpente : Carmelle lui aprit la bonne réception que l'Infante Léonorine lui avoit fait, & il reçut de ses mains, avec transport, le superbe présent que la Princesse lui envoyoit ; cette attention redoubla encore la tendresse qu'il sentoit pour elle. Il embrassa la sensible Carmelle, & vint retrouver les Princes & le

Pirate, pour consulter ensemble ce qu'ils pourroient faire. Il fut résolu que la nuit suivante on attaqueroit l'armée du Roi Turc avec les vaisseaux de Frandalo, ne pouvant faire agir la Serpente, à moins qu'elle ne le voulût. On envoya donc Frandalo à ses vaisseaux, & les Princes resterent ensemble dans le navire d'Urgande. Sur le minuit ce merveilleux navire se mit à la tête de la flotte du Pirate, & jetta tant de feu, que les Turcs épouvantés, s'enfuirent avec beaucoup de précipitation, & laisserent la Montagne libre aux Princes qui en aprocherent & y descendirent; ce qui causa une

joie & un étonnement ſenſible à Ambor & à Talanque, qui étoient aſſiégés depuis longtems.

Eſplandian ayant apris de ces deux Princes les forces du Roi Armato, & du haut de la forteresse ayant conſidéré ſon camp, il réſolut de l'attaquer le lendemain. La journée ſe paſſa à donner des ordres pour une ſi grande entrepriſe, & à diſpoſer ſes attaques; au point du jour cela fut éxécuté, les Turcs étant encore dans leur premier ſommeil.

Les quatre Princes, Norendel & Frandalo, avec chacun un corps de troupes, inveſtirent le camp d'Armato; Eſplandian

avec un corps choisi y entra lui-même, & après maints efforts il vainquit, & prit entre ses bras le Roi lui-même, qu'il emporta jusques dans la forteresse. Pendant ce tems les troupes pillerent le camp, & y firent un butin immense.

Armato outré du plus grand désespoir, parut d'abord inconsolable de son malheur, quoiqu'Esplandian fit tout ce qui étoit digne de lui pour l'adoucir. Il le donna en garde à Gandalin, qui le traita avec beaucoup de respect. Frandalo qui savoit la langue Arabe, fut prié par Esplandian de l'accompagner avec les quatre Princes

chez le Roi, pour lui faire compliment. Frandalo né ſujet d'Armato, prit avec plaiſir cette honorable commiſſion, & le ſuivit chez ce Prince. Dès qu'ils y furent entrés, Frandalo fléchit le genouil devant lui, & lui baiſa la main. Le Roi Armato le reconnut, & lui demanda par quel hazard il étoit au ſervice des Princes Chrétiens. Le Pirate conta ſa priſe, ſes aventures, & finit en avouant hautement qu'il avoit eu le bonheur de concevoir que la Religion Chrétienne étoit la meilleure, & qu'il faiſoit gloire de la profeſſer. Tu es Chrétien ? dit le Roi; cela m'étonnes plus que l'infortune qui

m'eſt arrivée : tous ces Chevaliers qui ſont nés dans cette croyance, doivent patiamment ſuporter les hazards qui arrivent, dès qu'ils croyent faire leur devoir ; mais toi qui abandonnes ta loi faute de courage & par crainte, tu n'as de parti à prendre que de te ſerrer le col d'un cordon ; tu es indigne de voir le jour. Seigneur, reprit Frandalo, ma Religion actuelle m'aprend à m'humilier. Cependant mon courage n'eſt point diminué, mon cœur eſt toujours le même, & je ne ceſſerai de vous offrir les ſervices qu'il ſera en mon pouvoir de vous rendre.

Ami, dit Armato, qui vit bien qu'il n'étoit pas le plus fort, je ſuis fâché de ce que vous n'êtes plus à moi; mais ſi vous avez quelque pouvoir, employez-le à me faire rendre la liberté, & n'épargnez pas mes tréſors pour y parvenir. Seigneur, reprit Frandalo, en montrant Eſplandian, voici celui qui eſt votre maître & le mien. Armato ſurpris, en jettant les yeux ſur le Prince, de le voir ſi jeune & ſi beau, penſa d'abord que Frandalo vouloit le tromper. Mais le Pirate dévinant ſa pensée, lui dit qu'il ne devoit pas s'étonner, puiſque ce jeune Prince avoit déjà triomphé des géans Furion,

Matroco & Arcalaüs. Par Mahomet! reprit le Roi, je n'aurois pas imaginé cette valeur dans un ſi jeune enfant. Quoiqu'il en ſoit, fais, mon cher Frandalo, ce que tu pourras auprès de lui, & je t'en ſaurai gré.

Les Princes alors ſaluerent le Roi, & le laiſſerent en liberté dans l'apartement. Eſplandian vola dans le ſien pour aprendre de Carmelle le détail de ſon séjour auprès de Léonorine, & pour ſe faire répêter cent fois ce qu'elle lui avoit déjà dit.

Ne te laſſes point, ma chere Carmelle, diſoit le Prince, de me parler de l'Infante; peins-moi ſa figure; redis-moi ſes diſcours,

& ne m'en céles pas la moindre circonſtance. Seigneur, répondit Carmelle, quoiqu'il m'en doive couter, je n'omettrai rien de ce qui m'a autant charmé que vous auriez pu l'être vous-même ; & quoique je ſaches qu'en vous peignant Léonorine telle qu'elle eſt, je détruis tout ce que mon cœur voudroit édifier, n'importe, je vous aime aſſez pour ſacrifier mon bonheur à votre ſatisfaction. Les larmes vinrent aux yeux de la tendre Carmelle en achevant ces mots ; Eſplandian en fut attendri : mais Carmelle ne voulant point retarder ſon bonheur, lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé, & com-

ment elle s'étoit aperçuë de l'effet que ses discours avoient produit sur le cœur de l'Infante. Rien n'est si beau qu'elle, poursuivit cette généreuse fille, sa grace, s'il est possible, surpasse encore sa beauté; si elle chante, si elle jouë des instrumens, si elle parle, les cœurs sont enyvrés de joie & d'admiration; ses beaux yeux font honte à la couleur des cieux, le bleu dont ils sont brille d'un feu si doux, que le moindre de ses regards ravit l'ame, & y porte & l'espérance & le désespoir en même tems. Ses beaux cheveux, d'un blond argenté, se bouclent naturellement, & par leur docilité à s'ar-

ranger, ſemblent s'enorgueillir de contribuer à la rendre plus belle. Un petit né fin & délicat, ſépare les deux plus belles jouës du monde, où le blanc & l'incarnat ſont diſpensés avec une préciſion admirable : mais ſa bouche riante & façonnée, plus vermeille que l'aurore, ne s'ouvre que pour faire voir les tréſors de l'orient, ou pour enchanter, par la douceur de ſa voix & le charme de ſes paroles, tous ceux qui auroient osé réſiſter à l'éclat de ſa divine beauté.

Eſplandian éxtaſié, oſoit à peine reſpirer, dans la crainte d'interrompre Carmelle. Enfin pour achever de le charmer, elle ôta

une mante qui la couvroit, & montra à Esplandian l'habit dont l'Infante l'avoit honorée, & lui conta avec quelle grace elle l'en avoit fait revêtir. Ce Prince sentit la délicatesse de Léonorine dans ce trait de sa bonté; car l'habit de Carmelle étoit semblable à l'armure qu'Urgande lui avoit envoyé. Il seroit resté dans la contemplation des merveilles qu'on lui racontoit de Léonorine, si le Roi de Dace ne fût entré pour l'avertir qu'on voyoit paraitre une flotte, & qu'on craignoit que ce ne fut un renfort pour Armato. On envoya Frandalo à la découverte; mais bientôt les frayeurs furent

diſſipées, quand le Pirate vint leur annoncer que c'étoit la flotte de l'Empereur, commandée par Gaſtilles ſon neveu.

Les Princes deſcendirent à la ſuite d'Eſplandian au bord de la mer, pour aller au devant de Gaſtilles; il embraſſa Eſplandian, & tomba dans une ſurpriſe bien agréable, quand le jeune Roi de Dace lui aprit ce qu'avoit fait le fils d'Amadis, & la défaite entiére des troupes d'Armato. Gaſtilles ne pouvoit ſe laſſer d'admirer Eſplandian, & de le loüer; il le pria de lui permettre d'aller rendre ſes reſpects au Roi priſonnier qu'il connoiſſoit. Eſplandian répondit avec

grace à Gaſtilles, & le voulut conduire lui-même juſqu'à la porte de l'apartement.

Gaſtilles en entrant ſalua le malheureux Roi, qui, accablé par la douleur, ne daigna pas lui rendre ſon ſalut. Mais enſuite l'aïant regardé & reconnu : je m'étonnes, Gaſtilles, lui dit-il, que l'Empereur votre maître ait rompu, contre la foi jurée, la trêve que nous avions fait pour une place qui lui importe ſi peu, & à laquelle il n'a aucun droit. Son procédé m'aprend combien on doit peu ſe fier à ſes paroles, & quelque jour je pourrai lui montrer que je ne ſuis pas inſenſible aux injures. Seigneur,

reprit Gaſtilles, je pardonne à l'état où vous êtes, le peu de juſtice que vous rendez à la magnanimité de l'Empereur mon oncle & mon maître; vous ne devez pas ignorer que cette montagne a été conquiſe par un Chevalier Chrétien qui en a rendu hommage à l'Empereur. Quant aux menaces que vous lui faites, il ſaura y répondre; vous connoiſſez ſes forces, & peut être vos troupes, quelque aguerries qu'elles ſoient, pourront encore une fois plier ſous ſa valeur. Eſplandian qui entra alors changea la converſation, & par des paroles pleines de charmes, il adoucit l'eſprit du

Roi, qui parla avec plus d'amitié au Prince Gastilles. Celui-ci sortit un moment après avec Esplandian, qui le mena dîner avec lui. Le lendemain les Princes s'étant assemblés, ils conclurent, suivant l'avis de Frandalo, qu'il falloit conduire l'armée de l'Empereur dans la Turquie, qui étoit alors dans un grand trouble, par la prise de son Roi, & la défaite de ses troupes. Cet avis ayant prévalu, chacun se prépara à cette expédition. Pendant ce tems nous retournerons à Mirefleur.

Esplandian n'en fut pas plutôt parti, que Galaor Roi de Sobradise, Agrayes, Grassandor, Ba-

lan, Galvanés & Angriottes des Travaux, prirent congé de Lisuart, & retournerent chacun dans leur païs. La cour en fut moins nombreuse, & les nouvelles arrivant du siége de la Montagne Défenduë, on fit partir encore nombre de guerriers & de jeunes Chevaliers qui vouloient acquérir de la gloire, & partager celle d'Esplandian.

Lisuart, que l'âge accabloit, résolut alors d'accomplir le grand dessein qu'il avoit formé, de mettre sa couronne sur la tête d'Amadis : assuré des suffrages de la sage Urgande, il ne délibera point, & ouvrant seulement sa pensée à la vertueuse

Brizené, qu'il n'y trouva point contraire, il retourna à Londres pour assembler les Grands du Roïaume. Et montant, avec la Reine sa femme, sur un trône superbe qu'il avoit fait élever à dessein, vêtus tous deux des habits roïaux & la couronne sur la tête, il fit asseoir Amadis à sa droite un peu plus bas, & Oriane du côté de la Reine sa mere. L'assemblée complette & assise, il déclara ses volontés. Je dois tout à Amadis, ajouta-t'il, & encore plus à son fils Esplandian ; ainsi la reconnoissance encore plus que le droit de ma fille, me porte à leur remettre une couronne si justement ac-

quiſe, & ſi dignement cédée. Mes mains foibles & tremblantes, ne peuvent plus ſoutenir le poids du ſceptre. Amadis, héritier du puiſſant Royaume de Gaule, & deſcendu du ſang Troyen, eſt un aſſez noble ſucceſſeur à la couronne de mes ancêtres, pour penſer que vous aplaudirez à mon choix. Vous l'auriez préféré à tout autre par ſa valeur & par ſa renommée, ſi moi même je ne l'euſſe pas choiſi. En lui remettant donc ce trône ſi bien acquis par ſes fameux éxploits, & par ſon amour conſtant pour celle qui par droit auroit toujours été votre Reine; je ne lui demande que de me

laiſſer le château de Mirefleur, pour y vivre avec la Reine Brizene ma vertueuſe compagne, juſqu'à ce que le ciel daigne nous apeller à cette région céleſte, où les grandeurs & les puiſſances de la terre ſont comptés pour rien quand on en a méſusé.

Alors l'aſſemblée fondant en larmes, & interprétant ſes ſentimens par ſes ſanglots, ſe leva, parce que Liſuart & la Reine Brizene ſe leverent eux-mêmes, & poſerent leurs couronnes ſur la tête d'Amadis & ſur celle d'Oriane : & dépoſant le manteau royal & le ſceptre, marques de la royauté, entre les mains d'Amadis, Liſuart deſcendit de ſa place,

place, & l'y fit monter après lui avoir baisé la main. La Reine fit la même chose de son côté à Oriane, à la reserve que la Princesse ne se laissa point baiser la main par la Reine sa mere, & l'embrassa toute baignée de ses pleurs. Ensuite les Hérauts les proclamerent Roi & Reine de la grand'Bretagne, & les Grands vinrent, selon leur rang, prêter serment de fidélité à Amadis & baiser sa main, ainsi que celle d'Oriane. Cette cérémonie finie, Lisuart & Brizene partirent pour Mirefleur, avec le bon Grumedan qui desira les accompagner, ce qu'Amadis lui permit avec douleur. Ama-

dis & Oriane furent extrêmement touchés de cette séparation; mais la fermeté du Roi Lisuart les consola. Ce Prince vêcut depuis dans les austérités de la pénitence & les éxercices de la Religion ; la Reine & lui ne s'occupant que des choses du Ciel, & n'ayant d'autre dissipation que d'aller à l'Abbaye qui joignoit le Château, où la vertueuse Adalasta qui en étoit Abbesse, les entretenoit & les confirmoit dans leur pieux dessein.

Pendant ce tems Amadis songea à récompenser ses illustres amis. Il donna au Roi Arban de Norgalles l'une des plus bel-

les isles de son Royaume ; à Gandalles quelques terres du Duc de Bristoye ; à Gandalin, quoiqu'absent, un partie de celles d'Arcalaüs : Il fit Angriottes des Travaux son Grand-Ecuyer ; Guilan le Pensif Grand-Maître de sa Maison, & le Nain Ardent Ecuyer tranchant. La Dame de Danemarck fut peu après nommée Gouvernante de deux enfans dont la Reine accoucha dans la ville de Londres. Amadis en eut d'autant plus de joie, que ce bonheur lui arriva au moment qu'il venoit d'apprendre les succès d'Esplandian, par un des écuyers de Norandel que le Prince avoit dépêché à

la Cour. Amadis desira qu'on nommât Périon le fils qui venoit de naître, & la petite Princesse Brizene. Ensuite il fit armer un vaisseau qu'il remplit de gens de guerre pour envoïer en Turquie, au secours de l'armée que son fils Esplandian y faisoit entrer.

Esplandian aprit qu'Alphorax, fils du Roi Armato, & Gouverneur de la ville de Tisiphante, aïant su la défaite & la prison de son pere, étoit sorti d'Alpharin, où il avoit laissé la belle Héliaxa sa femme, fille du Roi des Médes, pour aller en toute diligence dans son gouvernement assembler des troupes, afin de ré-

ſiſter aux entrepriſes des Princes Chrétiens. Cependant leur armée étoit débarquée, & marchoit en bon ordre vers cette ville. Frandalo connoiſſoit tous les chemins qui y conduiſoient, Eſplandian le conſultoit ſur les marches. Le Pirate qui étoit habile en guerre, fit avancer un corps de troupes conſidérable à une montagne qui couvroit la ville d'un côté, & avec Eſplandian, Sergil, la belle Carmelle & une troupe aguerrie, il prit une route contraire par la Fontaine Aventureuſe. Ils n'en étoient qu'à quelques pas, & découvroient déjà la Fontaine, les quatres pérons de cuivre, & les

tables d'attente ſur leſquelles étoient gravées des choſes qu'on éxpliquera dans la ſuite, lorſqu'ils aperçurent un magnifique pavillon tendu à quelque diſtance de la Fontaine, & ſur le gâzon qui l'environnoit une fort belle Dame aſſiſe, très-richement parée, entourée de 20 Chevaliers & de quelques femmes, dont une peignoit la Dame, & les autres s'empreſſoient d'aporter ce qui étoit convenable à ſa toilette. Plus loin étoit un écuyer qui tenoit par la bride un ſuperbe courſier, dont la houſſe étoit de drap d'or. Aïant découvert Eſplandian & Frandalo, qui marchoient les pre-

miers assez loin de leur détachement, il courut avertir les vingt Chevaliers de la Dame, qui vinrent précipitamment pour empêcher le passage. Esplandian, peu accoutumé qu'on lui résistât, voulut forcer cette troupe à se séparer pour le laisser aprocher de la Fontaine : mais les Chevaliers s'y oposerent. Le combat commença alors, & malgré l'inégalité des combatans, bientôt Frandalo & le Prince eurent renversé ces téméraires. Un d'eux se fit connaitre à Frandalo pour son cousin; Esplandian lui donna la vie. Ils aprirent de ce Chevalier, qui se nommoit Phoron, que cette

Dame étoit la belle Héliaxa qui retournoit joindre ſon époux à Tiſiphante. Eſplandian ayant vaincu le premier obſtacle, joignit promptement la Dame; il la trouva peu émuë de la défaite de ſes gens, & cauſant avec Carmelle qui étoit arrivée près de la Fontaine pendant le combat.

Héliaxa étoit parée magnifiquement; ſon habit étoit d'un tiſſu d'argent, couvert d'une moſaïque d'or, dans laquelle étoient des pierreries & des perles. Frandalo la reconnut pour l'avoir vû le jour qu'elle fut mariée à Alphorax, & s'être trouvé aux fêtes & tournois que cette cérémonie occaſionna, dans

lesquelles il se signala, & où sa valeur la lui fit choisir pour son Chevalier. Héliaxa tournant les yeux sur Frandalo, le reconnut, & fut fort surprise que ce fût lui qui eut aidé à défaire ses Chevaliers. Elle ouvroit la bouche pour lui en marquer son étonnement, lorsqu'il la prévint, & lui aprit sa défaite & le bonheur qu'il avoit d'avoir connu la seule & véritable religion. Cela n'empêchera pas, Madame, ajouta-t'il, que je ne veille à votre conservation, & que je ne suplie le Prince Esplandian mon maître de me le permettre, par le souvenir que j'ai conservé de vos bontés, & de la suprême faveur

que vous daignâtes m'accorder en me nommant votre Chevalier le jour de vos nôces.

Frandalo, dit la Dame, vous ne pouvez m'empêcher de voir que vous avez trahi vos Dieux & votre Patrie; cependant quoique vous ayiez défait mon escorte, je veux encore, sur la foi de votre réputation de valeur, me fier à vous. Conduisez-moi où vous voudrez. Frandalo l'aida alors à monter à cheval; & la tête découverte il prit les rênes pour la faire entrer dans Alpharin.

A quelques pas de le ville étoit un petit bois fort agréable. Esplandian s'étant aproché

de Frandalo, lui parla tout bas, & celui-ci s'étant tourné vers Héliaxa: Madame, lui dit-il, vous plairoit-il nous attendre ici un moment avec mon cousin Phoron & cette Demoiselle, ajouta-t'il, en montrant Carmelle, nous allons entrer dans la ville, & nous reviendrons aussi-tôt. Il faut bien que je veuille ce que vous voulez, dit Héliaxa; allez, je vous attendrai. Frandalo monta à cheval, & joignit Esplandian qui avoit déjà pris les devans pour se mêler avec Ambor, Talanque & le Roi de Dace, qui, avec les troupes qu'Esplandian leur avoit confiées, combatoient aux por-

tes de la ville contre une foule d'ennemis. A leur arrivée le combat s'acharna bien davantage ; Esplandian qui s'étoit fait jour, à force d'abatre les troupes d'*Alphorax*, ne trouvant rien qui ne prit la fuite devant lui, entra dans la ville, & y porta la terreur & la mort. Le brave Frandalo le suivit. Norandel qui commandoit un corps de troupes considérable, voïant les portes refermées sur Esplandian, & craignant tout pour ce héros, fit avancer les machines de guerre pour abatre les murs. Pendant que ce Prince & les quatre autres Chevaliers d'Esplandian ménacoient de prendre la

ville d'assaut, il arriva un Chevalier armé de toutes piéces dans une des places, qui aprenant qu'il y venoit d'entrer des Chevaliers Chrétiens, dit aux habitans d'Alpharin, épouvantés de la valeur & de l'audace de celui qui paroissoit le plus jeune : Ecoutez, ne vous avisez point de faire mourir ce téméraire; prenez-le, peut-être nous servira-t'il efficacement à nous faire rendre le Roi Armato. Cet avis rendit le courage aux fuyards, qui voyant effectivement qu'il n'y avoit contr'eux que deux hommes, les entourerent & les empêcherent de passer plus loin. Le Chevalier armé s'apro-

cha alors d'Esplandian, qui lui paroissoit mériter toute son attention. Chevalier, lui dit-il, vous voïez qu'ici la force & la valeur vous sont inutiles; vous ne pouvez nous échaper, & ce seroit dommage que des gens si braves mourussent : vous surtout qui paroissez à la fleur de votre âge. Mais croïez-moi, rendez-vous, & nous vous sauverons la vie.

Brave Chevalier, reprit Esplandian, si nous mourons à présent, nous en seront quittes pour une autrefois; mais nous combatons pour la foi, & nous espérons que notre Dieu nous donnera les moïens d'échaper à ce péril, &

que nous vous emmenerons captifs, après avoir ſaccagé votre ville. Ainſi prenez pour vous le conſeil que vous nous donnés, ou bien combatons, car je ne ſuis pas encore las. Ces paroles, quoique dites avec les graces qu'Eſplandian y ſavoit ajouter naturellement, firent élever un cri général : Qu'il meure, qu'il meure, ce méchant, ſans plus attendre. Alors le combat recommença ſi vivement, que les plus hardis furent encore forcés de reculer.

Pendant ce tems les amis d'Eſplandian mirent le feu aux portes de la ville, & entrerent enfin pour le ſecourir. D'un autre

côté Norandel aïant fait une brêche, entra aussi à la tête de ses gens; & sa vûë causa un tel effroi, que tous les habitans prirent la fuite, & une multitude inombrable se sauva dans le temple de Jupiter. Gastilles & Norandel ne purent arrêter la fureur des soldats, qui firent passer par le glaive tout ce qui se rencontra dans les ruës, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin aïant tous rejoints Esplandian, ce Prince, affligé de voir couler tant de sang, fit sonner la retraite.

Le tumulte cessa par les soins & le bon ordre qu'Esplandian mit en un moment dans cette

ville désolée. Il prit une maison qu'il trouva vuide, & y entra pour se reposer, & pour charger Gandalin, Lazinde & Sergil d'aller chercher Héliaxa, Carmelle & Phoron, qu'il avoit laissé dans le bocage, à un mille de la ville.

Les trois écuyers d'Esplandian arriverent où étoit la Princesse, & la prierent de vouloir entrer dans la ville de la part d'Esplandian. Héliaxa leur demanda comment ce Prince avoit pû y entrer lui-même. Ils lui raconterent ce qui s'étoit passé, & la valeur avec laquelle Esplandian s'étoit tiré d'un péril si imminent: ils n'oublierent pas non

plus de vanter celle de Frandalo. Je m'étonne, dit Héliaxa à Carmelle, que ce Prince si admirable, & dont vous m'avez tant vanté les nobles qualités, n'ait pas daigné me dire *un* mot de consolation, pendant tout le chemin que nous avons fait ensemble, & qu'il en ait laissé le soin à Frandalo; il veut aparamment que je ne me souvienne que du mal qu'il m'a fait. Carmelle voulut éxcuser Esplandian par d'assez bonnes raisons: mais Héliaxa ne l'écouta point, & montant à cheval, ainsi que Carmelle & Phoron, elle suivit toute en pleurs les écuyers d'Esplandian, ne pouvant se conso-

ler de la ruine d'une ville qui étoit l'apanage du Prince Alphorax ſon époux. Héliaxa ſe preſſa d'entrer dans cette place déſolée, pour eſſayer du moins de ſauver le reſte des habitans, qui s'étoient renfermés dans le Temple de Jupiter, ainſi que lui avoit raconté Lazinde. Elle arriva dans le tems qu'Eſplandian donnoit les derniers ordres pour attaquer la fortereſſe. Frandalo l'apercevant piqua ſon cheval, & vint au devant d'elle; il la ſalua profondément, & mettant pied à terre, il prit les rênes de ſon Palefroi, après s'être déſarmé la tête. Elle demanda à être conduite où étoit

Eſplandian : quand elle l'eut vû ſi beau & ſi jeune, elle demeura toute étonnée. La nature, dit-elle à Frandalo, s'eſt épuisée pour rendre ce jeune Prince parfait; je ne m'étonnes *plus* de ce que *la* renommée en publie; s'il étoit auſſi courtois envers les Dames, qu'il l'eſt peu envers moi, je joindrois ma voix à celles qui le loüent : mais je ſuis bien éloignée de le vouloir.

Madame, *dit* Eſplandian qui l'entendit, & qui avoit rougi des loüanges qu'elle lui avoit donné, vous ſeriez la premiére Dame que j'euſſe déſobligée, & il n'y a guéres d'aparence qu'auſſi belle que vous êtes, je vouluſſe

avoir ce tort avec vous. Commandés donc, je ſuis prêt à vous obéïr. S'il eſt ainſi, reprit la belle Héliaxa, je vous demande, Seigneur, la vie de tous ceux qui ſont dans le temple, avec la permiſſion d'envoyer ce peuple où il me plaira. Vous ne ſerez pas refusée Madame, dit Eſplandian, & nous y ajouterons-même votre liberté, & celle de Phoron. Acceptés-les, Madame, & m'ordonnés ce qu'il vous plaira. Héliaxa répondit avec beaucoup de reconnoiſſance, à la grandeur d'ame d'Eſplandian : elle lui demanda la permiſſion d'aller avec Carmelle délivrer ſes pauvres habitans ; le Prince l'ayant aidé

à remonter à cheval, ordonna à Carmelle de la ſuivre. Elle revint bientôt avec cette troupe déſarmée, qui ne s'attendant point au bonheur que cette Dame venoit de lui procurer, faiſoit retentir l'air de ſon nom, & de celui du généreux Eſplandian. Seigneur, dit-elle à ce Prince, en lui préſentant les femmes & les jeunes enfans qui la ſuivoient, quand vous n'auriez jamais fait que cette action équitable, vous mériteriez les loüanges de toute la terre. Cependant quelque juſtice que je vous rende, je n'oublirai jamais que vous n'avez pas daigné me ſaluer, ni me parler juſqu'au moment où vous

m'avez accordé si généreusement la liberté de ce malheureux peuple. Madame, dit Esplandian, c'est par le respect que je croyois devoir à votre douleur, que je n'ai pas osé me faire connaitre à vous; d'ailleurs je sai ce qu'on doit d'égards, par les loix de la Chevalerie, à celui que vous avez choisi, & je n'ai pas voulu lui donner le moindre ombrage; j'ai même remarqué l'acceüil agréable que vous lui avez fait, malgré la part qu'il avoit euë au combat que nous avons livré à vos gens.

La belle Héliaxa sourit à ces paroles; enfin, lui dit-elle, il faudra bien que je vous pardon-

nes, mais à condition que vous me permettrez de me retirer avec ce peuple dans la ville de Tisiphante, où je vais retrouver le Prince mon époux. Ce devoir est si juste, Madame, reprit *Esplandian*, que je *vous* demanderois la permission de vous y conduire moi-même, si ma présence n'étoit absolument nécessaire ici dans les circonstances présentes. Seigneur, dit Héliaxa, je vous dispense de tout mon cœur de cet excès de politesse; il suffit de Phoron pour m'accompagner. Elle salua alors Esplandian, monta à cheval, & suivie du peuple nombreux qu'elle avoit délivré, elle partit pour Tisi-

phante. Frandalo l'accompagna jusqu'à une lieuë du camp, & prit congé d'elle avec bien de la douleur.

Etant arrivée à la Fontaine Aventureuse, elle rencontra le Prince Alphorax, suivi d'une nombreuse Cavalerie qu'il menoit à la défense d'Alpharin. La surprise de ce Prince fut éxtrême, d'aprendre la prise de sa ville, & la générosité des Chevaliers Chrétiens qui lui renvoyoient ce peuple malheureux, & avoient su respecter la beauté d'Héliaxa; mais de cette admiration, il passa bientôt aux projets les plus funestes de vengeance contre l'Empereur de

Conſtantinople. Il en parloit avec un tranſport qu'Héliaxa auroit eu de la peine à apaiſer, ſi elle n'eut eu le prétexte de ce peuple qui ſouffroit d'être retenu au milieu de la campagne, & deſiroit de marcher vers Tiſiphante pour y trouver quelque repos : le Prince enfin y eut égard, & ſe mit en devoir d'y retourner avec ſa charmante épouſe.

Après le départ d'Héliaxa, Eſplandian dit au Prince Gaſtilles, qu'il y avoit un vaiſſeau tout apareillé pour le conduire à Conſtantinople, afin qu'il allât avertir l'Empereur de tout ce qui s'étoit paſſé. Je vous

ſuplie auſſi, dit Eſplandian, en parlant au Prince, d'aſſurer l'Empereur que c'eſt à lui ſeul & à la belle Léonorine, que je fais hommage de nos conquêtes ; & que gardant priſonnier pour lui le Roi Armato, juſqu'à ce qu'il en ordonne, je le ſuplie de vouloir donner à Frandalo le gouvernement de la ville d'Alpharin, pour le récompenſer de ſa fidélité. Comme les Princes s'entretenoient ainſi, on vint les avertir qu'un vaiſſeau de l'iſle Ferme venoit d'arriver au ſecours d'Eſplandian ; ce Prince ordonna qu'on fit venir les perſonnes qui s'y étoient embarquées, & bientôt on vit

arriver Palonir, Branſel, Hélian le délibéré, Garnatte du Val Craintif, & Bravor fils du géant Balan : ceux-ci étoient ſuivis d'Yonoſel de Bourgogne, Ledarin de *Sayaſque*, *Liſteſan* de la Tour-*blanche*, Trion couſin de *la* Reine Briolanie, Tetilles le ſuperbe, Guil le bien aimé, de Grodonan frere d'Angriottes des Travaux, & des deux fils d'Yſanie. *Eſplandian* eut une grande joie de voir arriver ces braves guerriers : il les fit loger dans la ville, le plus commodément qu'il lui fut poſſible, & ayant donné des ordres pour que rien ne leur manquât, il retourna vers le Prince Gaſtilles

qui devoit partir. Il étoit allé prendre congé de Frandalo & de Mannely, restés au lit pour quelques légéres blessures qu'ils avoient reçus dans le dernier combat. Je vous prie, mon cousin, dit Esplandian en embrassant Gastilles, de vouloir assurer l'Empereur & la belle Léonorine, que ce n'est pas ma faute si je n'ai pas encore été leur rendre mes devoirs : mais la divine Urgande ne l'a pas permis, & vous avez été témoin que son navire ne voulut jamais aborder Constantinople, & que malgré moi il fallut m'éloigner d'un lieu si desiré. Gastilles l'assura qu'il instruiroit l'Empereur

de ſa bonne volonté, ainſi que la Princeſſe ; & bientôt après étant averti que tout étoit prêt pour ſon voyage, Eſplandian le conduiſit juſques au port.

Gaſtilles aïant eu les vents favorables, arriva en huit jours à Conſtantinople, où il porta la joie & la ſurpriſe dans l'ame de l'Empereur. Ce Prince émerveillé des choſes incroïables qu'avoit fait Eſplandian, & charmé du don qu'il faiſoit de la Montagne défenduë à la Princeſſe Léonorine, marqua une grande impatience de le voir lui-même. Ce ſera le plutôt qu'il lui ſera poſſible, dit le Prince Gaſtilles : Mais, Seigneur, vous

ſavez qu'il n'en eſt pas le maître, & qu'Urgande ſeule diſpoſe de ſa volonté. Je voudrois qu'elle voulut l'amener dès aujourd'hui, reprit l'Empereur, & je commence à croire que ce jeune Prince ſurpaſſera la haute idée que le Roi de Gaule nous avoit laiſsé du Chevalier de la Verte-Epée. Que ce Prince, ajouta-t'il tout de ſuite, diſpoſe à ſa volonté de ce qu'il a conquis, je l'en laiſſe le maître abſolu. Et vous, ma fille, dit-il à l'Infante Léonorine, qui étoit préſente à ce récit, avec l'Impératrice & la Reine Ménoreſſe, que dites-vous de ce que votre couſin vous aſſure, qu'Eſplan-

dian vous donne la Montagne défenduë ? Seigneur, dit l'Infante un peu embarrassée, vous me permettrez de n'accepter ce don, & celui qu'il m'a fait faire de sa personne, *que* quand il viendra *lui-même* les confirmer; encore à cause du tems qu'il perd à venir dans votre Cour, je ne sai si je l'excuserai. L'Infante rougit en disant ces mots, & l'Empereur dit à Gastilles : Vous voïez que ma fille est en colere, ainsi mandez-le à votre ami, afin qu'il vienne mériter son pardon.

Gastilles sortit, & alla écrire tout ce qui s'étoit passé dans cette conversation ; puis il dépêcha

au

au jeune Esplandian un écuyer fidèle, qui bientôt arriva à Alpharin.

Esplandian qui venoit encore de prendre un fort considérable à Alphorax, étoit déjà de retour à Alpharin lorsque l'écuyer de Gastilles y arriva. Carmelle prit la lettre des mains de l'écuyer, & la porta au jeune Prince, qui, assis sur son lit, s'entretenoit avec le Roi de Dace. Esplandian lût la lettre que Carmelle lui présenta; & venant à l'endroit où Gastilles parloit de l'Infante, ce Prince y avoit peint si naïvement la colere de la Princesse, qu'Esplandian la crut réelle; les pleurs coulerent de ses

yeux, il ſe renverſa en arrière, & pouſſa un profond ſoûpir. Carmelle effrayée s'avança promptement, & reçut le Prince dans ſes bras. Ah! Carmelle, lui dit-il en levant ſur elle ſes *yeux* baignés de larmes, liſez cette lettre, & plaignez-moi de voir encore le jour. Carmelle prit la lettre, & voïant effectivement la colere de l'Infante: hélas! dit-elle, je vois avec douleur que les hommes ſentent l'amour plus vivement que nous. Ne croïez pas, cependant, que vous ſoïez moins aimé, quoiqu'on vous donne des aparences du contraire: la Princeſſe cache ſes ſentimens ſous le voîle

de la colere. Hélas ! ajouta-t'elle en s'interrompant elle-même, ne ſais-je pas par moi-même tout ce qu'on peut hazarder pour reſſerrer des chaînes qu'on voudroit garder toute ſa vie ? Ah ! ſi je croïois pouvoir amener ce que j'aime à m'aimer comme je le voudrois, que n'emploirois-je pas ? Mais, malheureuſe que je ſuis, il faut me contenter d'aimer ſeule, & ſouffrir peut-être encore un tourment plus cruel.

La belle Carmelle n'étoit point écoutée ; Eſplandian enſeveli dans la plus profonde douleur, ne voïoit point les larmes que répandoit ſon amante infortu-

née. Plus courageuse que lui dans ce moment, cette belle fille lui prit la main, & la serrant tendrement : Seigneur, dit-elle, écoutez-moi ; cessez de vous laisser aller à une *douleur* qui me perce *le cœur*. Quand même l'Infante auroit changé, ce que je ne pense pas, ne tardez plus ; montrez-vous à ses yeux, & je réponds que vous serez aimé : mais partons sans differer. Eh ! qu'en puis-je attendre ? reprit enfin le désespéré Esplandian, que le nom de Léonorine avoit ranimé ; que ferai-je, ma chere Carmelle, qu'augmenter mon suplice en m'attirant ses dédains, ou peut-être une haine

immortelle. Seigneur, dit Carmelle, je connois mieux les femmes que vous. Partez, vous dis-je, & ne differez pas. Le Roi de Dace instruit par ce qu'il voïoit, de l'amour d'Esplandian pour Léonorine, qu'il n'avoit pas la force de cacher, fut de l'avis de Carmelle, & pressa le Prince de le suivre : enfin ils le déterminerent. Mon frere, dit-il au Roi de Dace, je mets ma fortune entre vos mains ; courons à la Montagne Défenduë, où la Grande Serpente est arrêtée ; faites vous-même les aprêts de ce voïage pour demain ; je vais écrire à Gastilles pour le remercier, & lui renverrai son écuyer. Allez aussi

vers les Princes nos compagnons, leur dire que je m'éloigne pour quelques jours, & venez me chercher quand il en ſera tems.

Le Roi de Dace le voïant dans cette réſolution, ſortit promptement pour éxécuter ſes ordres; l'écuyer partit le ſoir même, & le lendemain à la pointe du jour, Eſplandian s'embarqua avec le Roi de Dace, Gandalin, Enil & l'aimable Carmelle qui, malgré le deſir qu'elle avoit de voir le Prince heureux, laiſſoit gliſſer dans ſon cœur la douce eſpérance d'en être aimée, ſi l'Infante avoit changé. Mais bientôt réfléchiſſant combien il étoit

difficile de le voir & ne ſentir pas le pouvoir de ſes charmes, elle retomboit dans le déſeſpoir, & n'y trouvoit de ſoulagement qu'en penſant qu'au moins Eſplandian ſeroit heureux par elle, & qu'elle mourroit ſatisfaite d'avoir tout fait pour ſon bonheur. Ces réfléxions la rendoient immobile, & la trouverent inſenſible à la plus terrible tempête que l'on eut jamais eſſuyé. Elle commença le jour même que le vaiſſeau mit à la voîle. Les cris du Pilote & des Mariniers l'aïant tirée de ſa profonde rêverie, elle courut chercher Eſplandian, & le trouva occupé à la manœuvre du vaiſſeau avec le Roi de Dace.

Enfin la mer se calma : mais la route étoit perduë, & le vaisseau voguant à l'avènture, prêt mille fois à être englouti dans les ondes, vinrent au bout de dix jours s'arrêter à trois heures du matin vers *la* roche de la Dame Enchanteresse. Ils y jetterent promptement l'ancre, & prirent terre au point du jour.

Fin de la première Partie.

